

NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE,

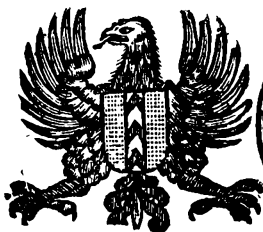
OU

ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse;

DEDIÉ AU ROI.

JANVIER 1774.



A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.





NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.

JANVIER 1774.

PREMIÈRE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES
DE LA SUISSE.

- I. *Le Miroir d'or, ou les rois du Ché-
chian, histoire véritable, traduite de l'alle-
mand par M. VIELAND. 4 parties, in-8°.
A Neuchatel, chez la Société Typogra-
phique.*

Suite de l'épisode des enfans de la nature.

LA soirée suivante, Danichemende con-
tinua ainsi son récit par ordre du sultan :
L'histoire de l'émir & de la belle esclave
ne fut pas long-tems secrète ; ce prince eut
A ij

4 JOURNAL HELVETIQUE.

L'honneur d'être le premier homme de son espèce qu'on eût vu dans ces contrées. Les hommes & les femmes de la maison ne pouvaient pas revenir de l'étonnement qu'il leur causait. Il ne leur était pas possible de concevoir comment on pouvait être ce qu'il était. La pauvre créature ! s'écriaient-ils tous d'un ton de pitié qui n'était pas propre à égayer le chagrin du malheureux émir. De sa vie il n'avait été si peu content de lui-même que cette nuit-là. La comparaison qu'il faisait de lui vieillard de trente-deux ans, avec le jeune homme aux cheveux d'argent de quatre-vingt, . . . accompagnée des réflexions auxquelles la belle esclave l'avait abandonné, étaient plus que suffisantes pour le mettre au désespoir. Il se mordait les lèvres, se frappait la tête, & maudissait dans l'amertume de son cœur, son ferrail, son médecin, ses cuisiniers & les jeunes insensés qui l'avaient excité, par leur exemple & leurs principes, à ruiner si-tôt sa santé. Épuisé par une fureur impuissante, étourdi par un torrent de pensées affligeantes qui empoisonnaient le sentiment de son être, il s'endormit enfin, & s'étant réveillé quelques heures après, il s'en fallut peu qu'il ne prît pour un songe tout ce qui lui était arrivé depuis son dernier sommeil. Au moins fit-il tous ses efforts pour étouffer le souvenir de la

partie la plus désagréable de son aventure ; & dans l'espérance que d'autres impressions lui seraient plus favorables , il ouvrit une fenêtre , par laquelle il vit devant lui les jardins qui entouraient la maison du côté de l'orient. Un air frais & pur dissipa les nuages épais qui enveloppaient encore son cerveau ; il se sentit fortifié ; ce sentiment ramena dans son cœur une lueur d'espoir ; & l'amour renaît avec l'espérance. En considérant ces jardins , qu'en dépit de son goût pour les choses superbes & artificielles , il ne pouvait s'empêcher de trouver beaux par leur simplicité & par un certain air agreste , il aperçut le vieillard occupé à de petits ouvrages , sous un berceau de verdure , dont l'émir n'avait jamais daigné prendre une idée. Le desir de s'éclaircir des choses étranges & merveilleuses qu'il avait vues dans cette maison , l'engagea à descendre pour s'entretenir avec le vieillard. Après l'avoir remercié de l'accueil honnête qu'il lui avait fait , il commença par lui témoigner l'étonnement qu'il avait qu'un homme de son âge pût être si droit , si laborieux , si vif & si gai , capable de goûter encore les plaisirs de la vie. Si vos cheveux blancs & votre barbe grise n'annonçaient pas un grand âge , ajouta-t-il , je vous prendrais pour un homme de quarante ans. Je vous prie de m'expliquer cette

énigme. Quel secret avez-vous pour faire des choses si merveilleuses ?

Je puis vous dire mon secret en trois mots, répondit le vieillard en souriant ; *le travail, le contentement & le repos ; en prendre également de chacun avec modération, & être attentif au signal de la nature pour en jouir à propos*, voilà ce qui opère ce miracle, comme vous daigniez l'appeller, & cela de la façon la plus simple. Une lassitude modérée est l'avertissement que nous donne la nature pour interrompre le travail par les plaisirs, & pour faire succéder le repos à l'un & à l'autre. *Le travail entretient le goût des plaisirs naturels & la faculté d'en jouir*. Celui qui ne trouve plus d'attraits dans la jouissance de ces plaisirs purs, est assez malheureux pour être obligé de chercher dans les secours de l'art un contentement qu'il n'est pas sûr d'obtenir. Que mon exemple vous apprenne, ô jeune étranger, *le bonheur qu'on goûte en obéissant à la nature*. Elle nous en récompense, en nous comblant de ses dons précieux. Toute ma vie fut une longue chaîne rarement interrompue de momens heureux ; car le travail lui-même, proportionné à nos forces & dégagé de tout ce qui peut lui donner de l'amertume, est accompagné d'une sorte de volupté dont la douce influence s'étend sur tout notre être. Mais pour être

heureux par la nature , il faut savoir conserver le plus grand de ses bienfaits, qui est l'organe de tous les autres, c'est une faculté de sentir vive & non viciée ; pour bien sentir, il faut nécessairement penser juste.

Le vieillard s'aperçut à l'air de l'émir, qu'il ne l'avait compris que bien confusément. Je vous paraîtrai peut être plus intelligible, continua-t-il, si je vous raconte l'histoire de notre petite colonie; car dans quelque autre habitation que le hasard vous eût conduit dans ces vallées, vous auriez trouvé à peu près la même chose que chez moi. L'émir témoigna qu'il l'entendrait avec plaisir. Il paraissait si fatigué, que le vieillard compatissant lui proposa de s'asseoir sur un sofa, dans une salle formée par des citronniers, quoiqu'il eût mieux aimé se promener sous les arbres.

L'émir accepta l'offre, & tandis qu'une belle esclave leur servait le meilleur café de Moka, le vieillard commença ainsi son récit:

Une ancienne tradition nous apprend que nos ancêtres *issus d'une famille Grecque*, furent jetés dans ces montagnes, il y a quelques siècles, par un événement qu'il vous importe peu de savoir. Ils se multiplièrent dans ces agréables vallées que la nature semble avoir destinées pour soustraire un petit nombre de mortels fortunés à l'envie & aux

8 JOURNAL HELVETIQUE,

mœurs contagieuses de leurs semblables. Ils se contentaient de vivre dans les bornes étroites *du cercle des besoins naturels*, & ils étaient si pauvres en apparence, que les *Béduins*, leurs voisins, dédaignaient de s'inquiéter de leur existence. Le tems effaça peu à peu la plupart des traces de leur origine; leur langage se confondit avec celui des Arabes, leur religion dégénéra en quelques pratiques superstitieuses, dont ils ne pouvaient eux-mêmes donner aucune raison. De ces arts qui ont distingué dans tous les âges la nation Grecque de toutes les autres, il ne leur resta que l'amour de la musique & un certain goût inné pour les plaisirs de la société. Ce penchant fut la base sur laquelle le sage législateur de leurs descendans fut fonder un petit état d'hommes heureux. Voulant perpétuer parmi eux la *beauté de l'espece*, ils se firent une loi de ne prendre que les plus belles filles de l'Yemen qui était dans leur voisinage; & il faut sans doute attribuer à cet usage (dont notre législateur a daigné faire un devoir inviolable) si l'on ne trouve dans nos vallées aucune personne de l'un & de l'autre sexe, qui ne soit regardée au-delà de nos montagnes, comme une beauté rare. L'homme merveilleux, à qui nous devons notre constitution actuelle, & qui fut le second fondateur de

notre nation , fut conduit dans ces lieux, du tems de mon grand-pere , par un enchainement d'aventures. Nous ne savons rien , ni de sa famille , ni des événemens de sa vie , jusqu'à l'époque de son arrivée chez nous. Il paraissait alors avoir cinquante ans ; il était grand , d'une taille majestueuse & d'un extérieur si insinuant , qu'il gagna en peu de tems tous les cœurs. Il avait apporté tant d'or avec lui , que tout le monde sentit qu'il n'était venu que pour le plaisir de vivre avec nous. La douceur & l'agrément de ses mœurs , la sagesse naturelle de ses discours , la connaissance qu'il avait de mille choses utiles & agréables , jointe à une éloquence qui s'insinuait dans l'ame d'une manière irrésistible , lui donnerent peu à peu une autorité moins limitée que celle d'un monarque sur ses propres sujets. Il trouva que notre petite nation était *capable d'être heureuse*. Des hommes , disait-il en lui-même , qui ont pu se contenter pendant quelques siècles du simple nécessaire , méritent de goûter le bonheur ; je veux le leur faire connaître. Il cacha quelque tems son projet ; il crut sagement , qu'il devait par *son exemple* donner les premières impressions. Il s'établit parmi nous ; il vécut dans sa maison comme vous avez vu que nous vivons ; il fit connaître à nos peres les commodités & les plaisirs qui

10 JOURNAL HELVETIQUE.

ne pouvaient manquer d'exciter leurs desirs; & dès qu'il s'appercut qu'il avait atteint ce but, il mit la main à la grande entreprise.

Un ami qui l'avait accompagné, & qui possédait tous les beaux-arts dans le plus haut degré de perfection, l'aida à accélérer la réussite. Plusieurs de nos jeunes gens, après avoir reçu d'eux les instructions nécessaires, travaillaient sous leurs yeux avec un zèle incroyable. On défricha les landes; de belles prairies & des jardins garnis d'arbres fruitiers parurent à la place de ces terres chargées de chardons & de bruyères; les rochers furent couverts de jeunes sèps. Au milieu d'un petit coteau qui commande la plus belle de nos vallées, s'élevait un temple rond & ouvert de tous côtés, au milieu duquel était une estrade élevée de trois marches au dessus du rez-de-chaussée, & plus haut on voyait *trois statues de marbre blanc*, qu'on ne pouvait regarder sans un doux ravissement. Un bois de myrthes environnait le temple à une certaine distance, & couvrait tout le coteau. Ce dernier ouvrage paraissait une énigme à nos yeux, & Plammis (c'était le nom de ce merveilleux étranger) ne leur en donna le mot qu'après qu'il eut remarqué que le tendre respect qu'ils ressentaient pour lui, ne lui permettait plus de se refuser à leur impatience. Enfin le matin

d'un beau jour, qui depuis ce tems-là est devenu pour nous le jour le plus sacré, il conduisit sur le côteau un certain nombre de ceux qu'il avait choisis comme les plus propres à seconder son projet; il se plaça avec eux sous les myrthes, & leur fit entendre que son intention, en venant parmi eux, n'avait été que de les rendre heureux eux & leur postérité; qu'il n'en attendait d'autre récompense, que la satisfaction d'avoir rempli ses vues, & qu'il n'exigeait d'eux d'autres conditions que de promettre qu'ils observeraient inviolablement les loix qu'il voulait leur donner. Il serait trop long de vous raconter, continua le vieillard, ce qu'il dit pour persuader ses auditeurs, & ce qu'il fit pour consommer l'ouvrage qu'il avait commencé, & pour lui donner toute la solidité que peut avoir un projet fondé sur la nature & tracé par une sage prévoyance. Une esquisse de sa morale, qui fait la première partie de sa législation, sera suffisante pour vous en donner quelque idée. Chacun de nous, en entrant dans la quatorzième année, le jour même qu'il doit faire vœu dans le temple des trois graces, de vivre suivant la nature, reçoit une sorte de tablettes faites de bois d'ébène, dans lesquelles cette morale est écrite en lettres d'or. Nous les portons toujours sur nous, & nous les regar-

12 JOURNAL HELVETIQUE.

donc comme une chose sacrée & comme le talisman dont dépend notre félicité. Celui qui oserait proposer d'autres principes, ferait chassé pour toujours de notre patrie, comme un corrupteur de nos mœurs & un perturbateur de notre repos. Ecoutez, s'il vous plaît, ce que je vais vous en lire.

* * *

L'Etre des êtres (c'est ainsi que s'exprime Psammis au commencement de ses loix), invisible à nos yeux, incompréhensible à notre entendement, ne nous fait appercevoir son existence que par ses bienfaits; il n'a pas besoin de nous, & n'exige d'autre reconnaissance, si ce n'est que nous souffrions qu'il nous rende heureux. La nature, qu'il charge d'être notre mere & notre nourrice, nous inspire avec les premières sensations, des penchans, de la modération & de l'accord desquels dépend notre bonheur. C'est sa voix qui vous parle par la bouche de Psammis, & ses loix sont précisément les siennes.

Elle veut que vous vous réjouissiez de votre existence. La joie est le dernier vœu de tous les êtres sensibles; elle est à l'homme ce que l'air & le soleil sont aux plantes. Elle annonce par un doux sourire le *premier développement de l'humanité* dans les enfans

à la mammelle, & son départ est l'avant-coureur de la dissolution de notre être. L'amour & la bienveillance mutuelle en font les sources les plus pures & les plus riches ; l'innocence du cœur & la pureté des mœurs est le port tranquille dans lequel elles vont arriver.

Ces tendres écoulemens de la Divinité sont ce que vous voyez représenté par les figures auxquelles est consacré votre temple commun. Considérez-les comme les emblèmes de l'amour, de l'innocence & de la joie. Chaque fois que le printems reparait, lorsque la moisson & l'automne commencent & finissent, & tous les autres jours de fête, rassemblez-vous dans ce bois de myrthes, jonchez le temple de roses, couronnez de fleurs nouvelles ces statues précieuses, renouvelez devant elles le vœu inviolable d'être fideles à la nature ; embrassez-vous les uns les autres en faisant ce vœu, & que la jeunesse, sous les yeux des vieillards, termine la fête par des danses & des chants. Que la jeune bergere, dont le cœur commence à sortir des longues ténèbres de l'enfance, se rende seule dans le bois de myrthes, & qu'elle offre à l'amour les premiers soupirs que pousse son tendre sein : que la jeune mere de famille vienne souvent ici avec son enfant riant dans ses bras, qu'elle l'en-

14 JOURNAL HELVETIQUE.

dorme par ses chansons aux pieds des grâces.

Ecoutez-moi, enfans de la nature ! car c'est le seul nom que doit porter à l'avenir votre peuple.

La nature a formé tous vos sens : chaque fibre qui compose le tissu merveilleux de votre être, votre cerveau & votre cœur, sont faits pour être les organes du plaisir. Pourrait-elle vous montrer d'une manière plus claire le but pour lequel elle vous a créés ?

S'il eût été possible de vous rendre propres aux plaisirs, sans que vous fussiez sensibles à la douleur, cela aurait été. Mais la nature vous a fermé, *autant qu'il était possible, les routes qui conduisent à la douleur.* Tant que vous suivrez ses préceptes, elle interrompra rarement vos plaisirs ; elle aiguîra votre sensibilité, pour vous faire jouir de tous ceux qui conviennent à votre nature ; elle sera par rapport à votre vie ce que l'ombrage est à un beau pays exposé au soleil, ou ce que la variété des sons est dans une symphonie, ou enfin ce que le sel est dans vos mets.

Tout bien se change en plaisir, & tout mal en douleur. Mais *la plus grande douleur, c'est le souvenir d'avoir fait soi-même son malheur ; (Ici l'émir poussa un profond soupir.)* Et le comble de la joie, c'est l'assurance pure d'une vie qui n'a pas été souillée par les remords,

Qu'il ne naisse jamais parmi vous, ô enfans de la nature ! *un monstre qui se réjouisse de voir souffrir les autres, ou qui soit incapable de partager leur joie !* Non, un être si peu naturel & si méprisable ne peut paraître au jour, quand l'innocence & l'amour se réunissent pour répandre leurs délices sur tout ce qui respire. Réjouissez-vous, mes enfans, de ce que vous existez & de ce que vous êtes des hommes ; jouissez, autant qu'il est possible, de tous les momens de la vie ; mais n'oubliez jamais, *que sans la modération, les desirs les plus naturels deviennent les sources de la douleur ; que l'excès empoisonne la volupté la plus pure, & qu'il étouffe le germe des plaisirs à venir. La modération & l'abstinence volontaire sont les plus sûrs préservatifs contre le degout & l'insensibilité.* La modération est sage ; il n'appartient qu'au sage de boire jusqu'à la dernière goutte la coupe de volupté que la nature a versée à tous les mortels. Le sage se refuse quelquefois un plaisir présent ; non qu'il soit ennemi de la joie, ou que par une vaine crainte, il redoute un être mal-faisant qui s'irrite des amusemens des hommes, mais pour se ménager à l'avenir par la modération une jouissance d'autant plus parfaite (*).

(*) Cette période est conçue à peu près dans

16 JOURNAL HELVETIQUE.

Ecoutez - moi , ô enfans de la nature !
écoutez sa loi invariable ! *Sans le travail , il
n'est point de santé de l'ame ni du corps ; sans
elle , point de félicité possible.* La nature veut
que vous puissiez dans son sein les moyens
de conserver & d'adoucir votre existence ,
& ce sont les fruits d'un travail modéré. Il
n'y a qu'un travail proportionné à vos for-
ces , qui puisse vous conserver une santé
sans laquelle il n'est point de plaisir.

Un homme malade ou valétudinaire est ,
de quelque façon qu'on le considère , une
créature malheureuse. Toutes les facultés
de son être en souffrent ; son équilibre na-
turel est dérangé , sa vivacité affaiblie & sa
constitution altérée. Ses sens lui présentent
de fausses impressions des objets. La lumière
de son esprit se trouble ; & son jugement
dans l'appréciation des choses est , par rap-
port au jugement d'un homme sain , *ce que
la lumière du soleil est à la lumière sombre
d'une lampe sépulcrale.*

Du moment (& ô ! puisse le soleil , s'il
arrivait , vous refuser à jamais sa lumière !)

les mêmes termes que Xenophon met dans la
bouche de son Cyrus , liv. I , Cyropédie (p. m.
52). Peut-être Psammis a-t-il eu ce passage en vue.
Ce n'est pas le seul qui démontre que sa morale est
la véritable morale de Socrate.

du

du moment que l'incontinence ou la volupté artificielle aura répandu dans vos veines le germe des maladies contagieuses, les loix de Psammis ne pourront plus vous rendre heureux. Abandonnez-les aux flammes, infortunés ! car les déesses de la joie se métamorphoseront pour vous en furies. Alors retournez sans délai, dans un monde où vous pouvez maudire impunément votre existence, ou du moins jouir de la triste consolation de trouver par-tout des compagnons de votre misère.

Ne cherchez jamais, mes enfans, un plus haut-degré de connaissances que celui que je vous ai communiqué ; vous en savez assez, si vous avez appris à être heureux.

Accoutumez vos yeux à jouir des beautés de la nature, de ses variétés, de ses riches assemblages, de ses couleurs charmantes ; remplissez votre imagination des idées du beau. Efforcez-vous de faire paraître la nature dans tous les ouvrages de vos mains & de votre esprit : c'est une élégance simple & non affectée. Que tout ce qui environne vos habitations, vous offre ses beautés & vous fasse ressouvenir que vous êtes ses enfans.

Toutes les autres opérations de la nature semblent n'être que des essais, des exercices préliminaires, par lesquels elle se prépare à la formation de son chef-d'œuvre,

l'homme. Il semble qu'elle a réuni en lui seul tout ce qui est en son pouvoir sous le ciel , & qu'amoureuse de son propre ouvrage , elle n'ait travaillé ardemment que pour lui. Mais elle nous a donné le pouvoir de le perfectionner ou de le gâter. *Pourquoi ?* Je l'ignore ; après *ce qu'elle a fait* , c'est à nous à savoir *ce que nous devons faire*. Chaque mouvement harmonique de notre corps , chaque sentiment délicieux de la joie , de l'amour & de la tendre sympathie , nous embellit ; les mouvemens violens ou extraordinaires , les passions impétueuses , les inclinations envieuses & mal-fesantes défigurent les traits de notre visage , empoisonnent nos regards , dégradent la figure humaine au point de la rendre semblable à celle des bêtes. Tant que la bonté du cœur & la gaieté feront l'âme de vos mouvemens , vous serez les plus beaux des enfans des hommes.

L'ouïe est , après la vue , le plus parfait de nos sens ; accoutumez-la à une mélodie sans art , mais pleine d'âme ; respirant ce sentiment qui excite dans le cœur une douce émotion , ou procure à l'âme assoupie des songes agréables. La joie , l'amour & l'innocence mettent l'homme en harmonie avec lui-même , avec tous les honnêtes gens & avec toute la nature. Tant que vous en serez animés , chacun de vos mouvemens , le son ordinaire de

vosre voix , vos discours même feront une sorte de musique.

Plammis vous a découvert des sources nouvelles de sensations agréables : par lui , lorsque vous êtes fatigués de vos travaux journaliers , vous jouissez d'un repos voluptueux : par lui , des fruits délicieux transplantés dans ces terres étrangères , délectent votre palais : par lui , le vin vous ranime ; votre gaieté est plus parfaite , vos entretiens plus sincères , & vos jeux plus spirituels : sans cela , les repas les plus familiers manquent d'assaisonnement. Dans l'amour , que vous ne connaissiez que sous la forme avilissante du besoin , il vous a montré l'ame de la vie , la source des plus beaux sentimens & *des voluptés les plus pures du cœur.* O mes enfans ! quel plaisir , quel sentiment délicieux vous refuserais-je ? Aucun , certainement , aucun de ceux que la nature vous a accordés : bien différent de ces faux savans , enflés de leur prétendue supériorité , qui veulent détruire les hommes (vains & futiles efforts !) pour tirer un Dieu de ses ruines ! Je vous recommande la modération , mais parce qu'elle est absolument nécessaire pour vous garantir de la douleur & vous conserver toujours dans la joie. Ce n'est point par indulgence pour la faiblesse de notre nature , que je vous permets d'é-

gayer vos sens; non, je vous ordonne de le faire par l'obéissance que vous devez à ses loix. J'ai détruit la différence trompeuse qu'il y a entre *l'utile & l'agréable*; vous savez que rien ne mérite le nom de plaisir, quand la douleur d'un autre, ou le repentir tardif, en est le prix. Vous comprenez que l'utile ne l'est en effet, que parce qu'il nous préserve de l'ennui, ou plutôt qu'il est une source de joie. J'ai aboli la folle contrariété des différentes sortes d'amusemens, & j'ai mis entr'eux une union éternelle, en vous indiquant la part naturelle que le cœur prend à chaque plaisir des sens, & celle que les sens prennent à ceux du cœur. J'ai augmenté vos plaisirs, je les ai raffinés, je les ai ennoblis... Que puis-je faire de plus? *Encore une chose, & la plus essentielle*: apprenez, mes enfans, l'art facile de multiplier votre bonheur; l'unique secret de le rapprocher, autant qu'il est possible, des délices des dieux; & s'il était permis de penser avec tant d'audace, de les égaler en quelque sorte *aux délices dont jouit l'auteur de la nature même...* Étendez votre bienveillance sur toute la nature; chérissez tout ce qui partage avec vous un don qu'elle fait à tous, l'existence. Aimez quiconque porte les caractères augustes de l'humanité, quand ce ne serait que ses rebuts. Réjouissez - vous

avec celui qui est dans la joie ; essuyez les larmes du repentir qui flétrissent les joues de la folie punie ; que vos baisers fassent tarir la source des pleurs qui coulent des yeux de l'innocence. Multipliez votre être , en vous accoutumant à aimer dans tous les hommes l'image de votre propre nature , & dans tous les honnêtes gens celle de vous-mêmes. Goûtez aussi souvent que vous pouvez la douce satisfaction de rendre les autres plus heureux. . . . Et toi , infortuné , dont le cœur n'est plus ému par cette seule pensée , fuis , fuis pour jamais les habitations des enfans de la nature !

La morale du sage Psammis avait si bien endormi Chah Gebal , que la belle Nur-mahal jugea qu'il fallait remettre à la nuit suivante la continuation de l'histoire de l'émir.

(Le reste pour le mois prochain.)

H. *Rapport des observations faites sur mer pour la détermination des longitudes &c. par M. DE BORDA, DE VERDUN & PINGRÉ, lues à la rentrée publique de l'académie des sciences , après la quinzaine de pâques de 1773.*

ON aura pu voir dans l'extrait que nous avons donné (*) de l'ouvrage concernant les

(*) Journal de novembre 1773.

22 JOURNAL HELVETIQUE.

horloges marines, publié par M. Ferdinand Berthoud, que l'académie ayant proposé pour sujet du prix annuel la détermination des longitudes en mer, le ministère de France lui fournit, par l'équipement d'une frégate aux frais du roi, l'occasion d'éprouver les diverses machines qui avaient été présentées pour concourir. Elle nomma deux commissaires pour en faire l'examen, dans le cours d'un voyage qui devait durer près d'un an, & s'étendre depuis la zone torride jusques au cercle solaire. Parmi ces machines se trouvaient deux montres marines de M. le Roy, qui sont désignées ici par les lettres initiales A. & S; & celle des horloges de M. Berthoud qui porte le N^o. 8, & de laquelle on a parlé. Mais il faut se rappeler que, comme cette dernière avait été construite pour le compte du roi, elle ne concourrait point au prix, l'auteur n'ayant pas jugé à propos de la présenter à l'académie. Les commissaires ne tarderent pas à s'assurer que ces trois seules machines méritaient de devenir d'objet de leur examen. L'embarquement se fit à Brest au mois d'octobre 1771. En analysant le rapport détaillé de ce voyage, nous nous bornerons à en saisir les principaux traits. Son but pourrait-il être indifférent pour l'humanité, puisqu'il consiste à chercher les moyens de rendre les naufrages plus rares,

de conserver des citoyens à la patrie & des vaisseaux à l'état, de faciliter enfin le commerce entre les nations les plus éloignées? Notre début, disent les observateurs, fut heureux : bientôt nous découvrim^{es} le cap Finistère ; mais la navigation devint moins favorable. Arrivés à Cadix, les montres A. S. & N^o. 8. donnerent une longitude fort approchante de la vraie ; leur mouvement respectif fut trouvé sensiblement égal. Les premiers jours de décembre furent très-durs, il y eut des coups de vent violens. Nous mouillâmes à Funchal dans l'île Madère, & nous déterminâmes la longitude de cette ville, en comparant le tems observé au méridien avec celui que donnaient les montres marines. De Funchal nous fîmes voile pour les Canaries, & abordâmes à Sainte-Croix de Ténériffe, où réside le gouverneur de toutes ces îles. Là nous eûmes lieu de nous assurer que la marche de nos trois montres s'était bien soutenue. Nous profitâmes de cette occasion pour mesurer géométriquement la hauteur du fameux Pic ; & le résultat fut, qu'elle n'est que de 1745 toises au-dessus du niveau de la mer. Nous levâmes l'ancre au commencement de janvier ; mais au lieu de trouver les vents alisés qui soufflent constamment dans ces parages ; nous eûmes à lutter contre un vent contraire, qui nous obligea à nous

24 JOURNAL HELVETIQUE.

approcher des côtes de l'Afrique. Parvenus à l'isle de Gorée, nos observations nous convinquirent encore mieux de la bonté de nos trois montres marines. Ayant appareillé de là pour les isles du cap Verd, & étant parvenus à 20 lieues de la côte d'Afrique, nous fûmes curieux de fonder en filant une ligne de 1200 brasses, & nous eûmes lieu de nous persuader que la profondeur de la mer excédait la longueur de cette ligne. Parvenus à l'extrémité méridionale de l'isle de S. Jago, les vents nous devinrent si favorables, qu'en dix jours nous parcourûmes 720 lieues marines. Le 15 janvier à midi, nous étions encore, selon notre estime, à 50 lieues de la Martinique, & seulement à 7 ou 8 lieues, selon le témoignage de nos machines. L'horizon n'était pas net; à une heure on découvrit l'isle à cinq lieues de distance; nous l'aurions vue beaucoup plutôt par un tems clair. La marche de nos montres vérifiée de nouveau, nous quittâmes cette isle, résolus de reconnaître la plupart des Antilles pour en déterminer la position; mais en entrant dans la baye d'Antigue, nous touchâmes sur la roche de Willington, & y restâmes pendant trois quarts d'heure. Les secousses verticales, fréquentes & extrêmement fortes, devenaient sans doute une épreuve trop violente pour nos montres; il

ne paraît pas cependant que leur mouvement en ait été, du moins pour lors, bien sensiblement dérangé. Mais la quille de la frégate se trouvant considérablement endommagée, il fallut retourner à la Martinique pour la réparer. Pendant qu'on y travaillait, nous nous assûrâmes que la marche de nos montres marines s'était soutenue depuis le départ de Brest; que dans un intervalle de six semaines, ou même de deux mois, la montre A avait donné les longitudes dans une précision plus grande que celle d'un demi-degré; que la précision des deux autres montres était plus satisfaisante encore, puisque l'erreur ne pouvait aller à un quart de degré pendant le même intervalle, & qu'en particulier les variations du N^o. 8, dans son mouvement comparé au tems moyen, avaient été très-légères, toujours moindres que 2 secondes & dans le même sens.

La frégate désarmée fut *virée* en quille au mois de mars; un des artistes ayant exigé que sa montre une fois placée à bord ne fût pas déplacée pendant toute la campagne, il fut décidé que, pour ne pas en traiter une plus favorablement que les autres, elles resteraient toutes dans la frégate. Nous prîmes les mesures les plus efficaces pour que les mouvemens que ce bâtiment allait éprouver ne leur causassent aucun dérangement. Le

26 JOURNAL HELVETIQUE.

succès aurait répondu à nos espérances , si deux caissons mal cloués ne s'étaient détachés , & ne fussent venus frapper deux de nos montres qui, par la position qu'avait alors la frégate , se trouvaient verticalement au-dessous. Le coup porta principalement sur la montre A , qui fut entièrement dérangée , & en partie sur la montre S , dont le mouvement fut retardé , plus sensiblement d'abord , moins ensuite , mais toujours avec des irrégularités bien marquées. On ne doit pas perdre de vue cet accident dans la suite de l'examen de sa marche. L'on fit ensuite plusieurs tentatives pour remettre la frégate sur sa quille ; les manœuvres d'appareil manquèrent une fois , & la frégate se redressa d'elle-même , après plusieurs balancemens violens. L'un de nous était alors dans la grande chambre , les yeux fixés sur les montres marines , & il jugea qu'elles avaient conservé assez sensiblement leur à-plomb. Peu de jours après , la montre S. parut avoir absolument repris son ancien mouvement , & elle le conserva sans altération sensible pendant six semaines.

Nous appareillâmes le 8 avril du Fort-Royal de la martinique , & fîmes voile pour le Cap Français , île de S. Domingue , où nous séjournâmes jusques au commencement de mai. Pendant cet intervalle la mon-

tre S avança de plus de 2 secondes sur le tems moyen , & la variation du N^o. 8 ne fut pas d'une seconde entiere. Mais il était tems de continuer nos épreuves dans d'autres climats. Depuis la Martinique , les thermometres renfermés dans les boîtes des horloges , & gradués selon la méthode de Réaumur , étaient montés jusques à 25 degrés au dessus du terme de la glace. Mais ayant fait voile de S. Domingue vers le nord par le canal appelé le *débarquement Anglois*, les thermometres , vers la mi-mai , ne marquaient plus que 8 à 9 degrés dans les boîtes , & 2 degrés seulement à l'air libre. Des brumes épaisses rendaient le froid encore plus incommode. Nous mouillâmes à la rade de S. Pierre près de l'isle de Terre-Neuve. Nous observâmes que le N^o. 8. retardait de 3 secondes par jour , & que la montre S avançait de 6 second & 3 quarts. Dans la traversée de S. Pierre en Islande , nous eûmes des brouillards & des coups de vent. Notre dessein était de mouiller dans quelque port de la côte septentrionale de cette isle. Les pêcheurs nous assurerent que le passage était ensore fermé par les glaces entre l'Islande & le Groenland : ainsi nous fûmes obligés de relâcher à Patrixfiold , sur la côte occidentale de l'isle. Le N^o. 8 retardait alors de 4 secondes , & l'accélération de la montre S allait

28 JOURNAL HELVÉTIQUE.

à 8 secondes. Nous eûmes occasion de mesurer le mont *Jockul*, qui passe pour être le plus élevé de l'isle, & dont la hauteur perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer n'excede pas 8 à 900 toises. Ayant de nouveau mis à la voile, nous reconnûmes plusieurs des isles Ferroë; les vents contraires nous empêcherent d'en faire de même des isles de Schetland. La dérive nous faisait perdre plus de chemin que nous n'en pouvions gagner en louvoyant. En général, notre traversée d'Islande en Dannemarc fut très-rude, nous essuyâmes de furieux coups de vent, & fûmes en conséquence souvent obligés de mettre à la cape. Nous pouvons témoigner que nos montres ont été fortement secouées dans ce trajet, & nous ne voyons pas qu'elles aient souffert aucun dérangement sensible.

Nous mouillâmes le 15 août dans la rade d'Elfseneur, & le 13 dans celle de Coppenhague: nous observâmes que le N°. 8 avait presque repris son ancienne marche, & n'avancait pas d'une seconde par jour; l'accélération de la montre S était moindre aussi, & n'allait qu'à 7 secondes. Nous partîmes de Coppenhague le 5 septembre, & après avoir passé quelques jours à la rade de Dunkerque, où nous essuyâmes un coup de vent violent, nous rentrâmes heureusement dans celle de

Brest le 8 octobre 1772. Nous conclûmes des observations faites le jour suivant, que l'avancement journalier de la montre S excédait à peine, & que celui du N^o. 8 était insensible.

Le 23 octobre après midi, on fit, conformément à nos instructions, trois décharges instantanées de l'artillerie de la frégate. Elle était de 32 canons, mais il n'y en avait que 22 de montés, de 8 livres de balle. Ils étaient chargés comme pour le combat, mais sans boulets. On y avait suppléé en partie, en mettant 3 valets sur la gargousse. La commotion ne produisit aucun effet sensible sur la marche de la montre A, du N^o. 8, & de la montre de M. Arfandaux. La montre S en souffrit seule; son mouvement fut bientôt retardé, & enfin arrêté. Quelques jours après, nous scellâmes cette montre & toutes les autres. Depuis notre retour à Paris, MM. le Roy, Arfandaux & Berthoud ont fait en notre présence l'ouverture de leurs machines. Nous n'avons rien remarqué d'extraordinaire dans les montres de M. Berthoud & Arfandaux; les pièces étaient aussi polies, aussi luisantes, aussi exemptes du plus léger soupçon de rouille, qu'elles pouvaient l'être en sortant des mains de l'horloger. Donc l'air de la mer n'avait point agi sur ces montres, & elles peuvent

être à la mer d'un très-long service. Nous pouvons en dire autant de celles de M. le Roy ; mais nous y remarquâmes plus de dérangement qu'il ne nous en avait annoncé , même avant la levée des cachets. Le fil de clavier qui suspendait le balancier , ou régulateur de la montre S , avait été rompu par la force de l'explosion du 17 octobre ; mais il est aisé d'y remédier par un fil plus fort. Du reste , cette montre nous a paru être en bon état. Nous observons de plus , que les montres marines étaient placées sur le même sol que l'artillerie ; par-tout ailleurs la commotion eût été moins violente , elle ne le faisait même pas autant dans un combat naval.

Avant l'accident du 17 mars & pendant l'espace de cinq mois , l'isochronisme de la montre A s'était assez bien soutenu pour nous donner nos longitudes dans la précision d'un demi-degré en six semaines & même en deux mois.

La montre S avait encore mieux satisfait jusques à l'époque de ce même accident , & dans un espace de six mois nous avons déterminé les longitudes par son mouvement , mieux que dans la précision d'un tiers de degré en deux mois , ou d'un quart de degré en six semaines.

L'isochronisme du N^o. 8 s'est également bien soutenu , après avoir subi toutes les

épreuves. En Islande, son retard journalier fut observé de 4 secondes. Un mois & demi après, il ne retardait plus, mais avançait de deux cinquièmes de seconde. Telle a été sa plus forte irrégularité, & dans ce tems même il nous donnait nos longitudes, mieux que dans la précision d'un demi-degré en six semaines. Dans tout le reste de la campagne, l'erreur n'a jamais pu être d'un quart de degré en six semaines, ou d'un tiers de degré en deux mois, &c.

Tel a été le succès d'un voyage si intéressant, & le fruit des travaux assidus des savans à qui ce soin avait été confié. On ne peut qu'accorder également son admiration, & aux artistes inventeurs des machines, & aux astronomes qui par leurs observations multipliées en ont vérifié la justesse.

IV. *Microscope de nouvelle invention.*

Le nommé JACQUES MUMENTHALER, Suisse de nation, a inventé depuis peu un nouveau microscope très-curieux; il en a porté un grand nombre à Paris, où il les vend cinq louis avec tous les accessoires.

Ces microscopes réunissent plusieurs avantages qu'on ne trouve pas dans les autres, & montrent que dans les montagnes il y a du génie comme ailleurs. Ce n'est point

par des cordes passant sur des poulies que le miroir extérieur tourne pour prendre les rayons du soleil & les ramener horizontalement dans la chambre; c'est par le mouvement de deux roues dentées de cuivre, qui s'engrennent. La base de ces microscopes est une plaque de cuivre poli, qu'on attache à une fenêtre par les quatre trous avec des vis, & sur le milieu de laquelle se visse le principal tuyau. Le miroir extérieur s'incline plus ou moins, selon le besoin, par le moyen d'une vis qui le pousse en avant, en le tournant à droite, & qui le laisse revenir sur lui même, par son poids propre, quand on la tourne à gauche.

On obtient sur-tout deux effets singuliers de cette sorte de microscopes: c'est 1°. de voir en dedans de la chambre, sur un carton blanc vertical, l'image très-groffière & très-nette des objets opaques, celles à la térébenthine sur de petits porte-objets qu'on place dans une coupure pratiquée transversalement à l'un des tuyaux de rechange du microscope, à la distance du foyer de sa petite lentille. Il y a en dedans de ce tuyau un petit miroir plan de métal, qu'on incline plus ou moins, au moyen d'une vis dont la tête sort par le bout de ce tuyau, pour faire tomber la lumière sur le porte-objet qui, dans ses différentes cases, contient des grains,
des

des sables, de petits coquillages, &c. 2^e. On ôte ce tuyau de dedans le tuyau principal, & on met à sa place une petite boîte carrée à peu près, mais qui se termine en avant par un tuyau qui entre dans celui par où arrivent les rayons de lumière. Il y a dans le fond ultérieur de cette boîte un miroir de glace étamée, incliné de manière qu'il renvoie la lumière vers le fond opposé de cette boîte, & au-dessus du tuyau par où cette lumière arrive. Ce fond est ouvert en cet endroit, & l'on y appuie verticalement & renversées, de petites estampes ou des portraits en miniature de la grandeur au plus d'un écu de six livres : ces estampes ainsi placées tout près de cette ouverture, se trouvent fort éclairées par le reflet du miroir incliné dont nous venons de parler, & à la distance convenable d'une loupe de cinq pouces du foyer qui termine la boîte du côté du fond de la chambre ; la lumière passant à travers cette loupe, va porter leur image à peu près de la grandeur naturelle sur le carton blanc, à six ou huit pieds de distance, & avec beaucoup plus de netteté & de perfection qu'on ne le voit par la lanterne magique.

Si l'on met à la place de ces miniatures, une pièce de monnaie, un louis d'or, par exemple, il paraîtra sous un pied de dia-

metre & plus ; si l'on y met une montre , son cadran semblera être celui d'une grande pendule ; si l'on y met des fleurs collées à plat sur une carte , elles iront se peindre aussi très-grosses sur le carton , & avec toutes leurs couleurs , &c. &c.

Ce microscope produit au surplus tous les effets qu'on obtient des microscopes solaires connus , & nous a paru plus solidement exécuté , & plus commode que tout ce qu'on a vu jusqu'à présent en ce genre. Les amateurs doivent desirer d'en avoir dans leur cabinet ; l'histoire naturelle & la physique ne peuvent qu'y gagner.

V. Observations faites par les Javans envoyés pour parcourir la Russie.

LES pays situés entre la mer Noire & la mer Caspienne , sont aussi peu connus que les peuples qui les habitent. On lira avec plaisir les choses neuves & intéressantes qui ont été publiées à ce sujet dans divers papiers publics.

Les contrées du mont Caucase & des environs sont moins connues jusqu'à présent qu'elles ne mériteraient de l'être , soit par

leurs productions naturelles, telles que les minéraux, les plantes, &c. soit à cause de la multitude de nations plus ou moins considérables qui les habitent.

Les peuples qui ont fait des migrations d'Asie en Europe, ont passé en partie par ces contrées, & en partie à côté, & plusieurs d'entre eux s'y sont arrêtés; tels sont les Avars, les Alains & les Madſcheres ou Hongrois. Des colonies de plus d'une nation de l'Europe se sont rendues dans les mêmes lieux; sans parler des Grecs, qui ont bâti plusieurs villes le long de la mer Noire. Les Génois depuis le 12^e siècle ont eu l'empire de cette mer, & en ont possédé les ports; mais depuis que les Tartares & ensuite les Ottomans les ont chassés, une partie d'entr'eux s'est réfugiée sur le Caucase. C'est de ceux-ci, suivant toutes les apparences, que descendent les habitants d'une place considérable & forte, nommée Rusheſchah, qui est située sur une montagne médiocre entre de plus hautes, au-delà du Chaitaki, & appartenant le Kara-Chaitaki, ou entre le Daghestan & le Legistan. Ils se nomment eux-mêmes Franes, c'est-à-dire, Européens. Ils ont une langue particulière, suivant la relation d'un Gærber; mais M. Guldenſtæde assure qu'ils parlent le Lefgique; & à présent, comme toutes les nations anciennement

chrétiennes de ces endroits, ils sont mahométans de la secte Sunnique. Tout ce qu'ils savent de leur origine, c'est qu'il y a plusieurs siècles que leurs ancêtres sont venus s'établir dans ce territoire. Ils entendent peu de chose à l'agriculture, au jardinage & à l'entretien des bestiaux; mais ils sont presque tous habiles artisans, & en particulier bons armuriers. Leurs ouvrages s'envoient fort loin; ils ont même fondu des canons de cuivre, & ils frappent des monnaies Turques & Persannes.

Des frères de Bohême, chassés de la Moravie, ont aussi, on ne sait comment, gagné les hauteurs du Caucase, & ils y ont fondé trois grands villages; ils ont encore le nom de *Tschechen* qu'ils portaient en Bohême, & demeurent distingués des nations voisines par leur langue, leurs mœurs & leur religion. Ils professent le christianisme; ils ont des églises, mais ni culte, ni assemblées publiques; ils ne savent plus même lire les livres que leurs ancêtres ont apportés dans le pays, & ils ne laissent pas de les garder soigneusement dans leurs temples vuides. Les frères évangéliques ont fait en 1768 une tentative pour entrer en correspondance avec ces *Tschechen*; & quoiqu'elle ne leur ait pas réussi, ils se flattent de trouver avec le tems quelque occasion plus favorable; ils

comptent, sans doute, sur les succès de la Russie pendant la guerre actuelle, & ils se flattent que ses triomphes leur ouvriront une communication avec leurs freres du Caucase.

Nous indiquerons ici les auteurs qui ont fait quelque mention de ces peuples, en faveur de ceux qui seraient bien aises de rassembler plus de lumieres sur cet objet, en attendant que les travaux des académiciens voyageurs aient été recueillis, mis en ordre, & aient répandu tout le jour qu'on en attend sur la géographie de cet empire qui s'étend d'Europe en Asie.

Tavernier dans ses voyages, liv. III, chap. 9-12, parle des Géorgiens, des Mingréliens, des Cumanien & des Circassiens. Chardin, dans le tome I de ses voyages, décrit la Géorgie, la Circassie & la Mingrélie. Le pere Archange Lamberti a aussi donné de cette dernière contrée, une relation qu'on trouve dans le tome VII du recueil des voyages au nord. Nic. Witsen, dans sa *Nord-en-Oost-Tartarye*, fournit divers détails historiques & géographiques sur les Géorgiens, les Mingréliens & les Circassiens. On en trouve encore davantage & de plus authentiques dans les mémoires du colonel d'artillerie au service de Russie, Jean Gustave Gærber, originaire de Brandebourg, qui

38 JOURNAL HELVÉTIQUE.

parcourut en 1726 & 1727 la côte orientale de la mer Caspienne, entre Astrakan & le fleuve Kur, visitant soigneusement ces contrées & leurs habitans. Il fut même en 1727 plénipotentiaire de la Russie, pour régler de ce côté les limites de cet empire & de celui de Turquie. Il leva à cette occasion une carte que l'académie de S. Pétersbourg a fait graver en 1736. On inséra en 1756, dans les mémoires de l'académie de Prusse une dissertation sur ces peuples, attribuée à M. Wockherdt, & qui n'est qu'une traduction peu exacte des mémoires de M. Gærber, comme l'a démontré M. Müller, qui les a insérés dans le tome IV de son *recueil concernant l'histoire de Russie*, avec des éclaircissémens & des additions, auxquels il a joint, par forme d'appendix, les remarques que Gærber avait faites sur la géographie de Russie, tirée de *Constantin Porphyrogenete*, par Bayer, où il est question aussi des nations qui habitent le Caucase. En 1768 M. Joseph-Nicolas de Lisle publia à Paris une *carte générale de la Géorgie & de l'Arménie*, au titre de laquelle il marquait qu'il l'avait dressée en 1778 à Pétersbourg, d'après des cartes, des mémoires, des mesures & des observations que lui avaient fourni des personnes originaires de ces pays; le tout traduit de la langue géorgienne en français, par un secre-

taire du roi de Géorgie. Cette carte s'accorde à quelques égards avec les derniers mémoires ; mais elle en diffère à plusieurs autres, & demanderait un examen attentif pour la bien apprécier. Dans les années 1769 & 1771, M. Jacques de Tublin, conseiller d'état à Pétersbourg, mit dans le calendrier géographique, que l'académie fait imprimer, de petites cartes & des mémoires sur ces pays, qui méritent beaucoup d'attention. Ce qui est dit de la Moldavie dans le calendrier de 1770, est tiré de *la description de Cantimir*, dont la traduction allemande se trouve dans le magasin de M. Busching ; mais le morceau suivant, intitulé, *court essai sur les pays & sur les nations qui sont entre la mer Noire & la mer Caspienne*, renferme bien des choses inconnues jusqu'à présent, quoique ce ne soit qu'un extrait de mémoires plus étendus, dont M. de Stœlin garantit l'authenticité. Dans le calendrier de 1771, le même donna des *mémoires sur la Circassie & sur les pays Cabardiniques*, qui sont recommandables par leur nouveauté & par leur importance ; il est probable qu'ils ont été tirés des relations envoyées par M. Galdensædt à l'académie impériale. M. Bernmeister, inspecteur du college de Pétersbourg, a reçu de la part du même academicien voyageur, un essai très-curieux sur la

maniere de réduire les peuples qui habitent le Caucase à certaines clanes, au moyen des langues qu'ils parlent; cette voie est en effet la seule qui puisse un peu débrouiller le chaos de ces nations, avec lesquelles la Russie a beaucoup de relation depuis plus de deux siècles, sans qu'elles en aient été mieux connues jusqu'à présent. Nous donnerons les résultats de cet essai.

M. Guldenstædt réduit à six langues principales, les langues que parlent les peuples habitans du Caucase; cette estimation est le résultat d'environ 300 mots qu'il est parvenu à rassembler de ces différentes langues. Les six principales se divisent encore en plusieurs dialectes qui diffèrent beaucoup les uns des autres.

La première est la Tartare, qu'on parle au pied du Caucase, le long du tiers de sa partie orientale; les dialectes Nogaïque, Kunonckique, Terekemenique, ou Truchmenique, en paraissent formés.

La seconde est la Lésigique, qui est celle dont se servent les habitans de la montagne même, sur le tiers de sa partie orientale; les six dialectes qui se parlent dans ces endroits, ont si peu de rapport qu'on les prendrait pour autant de langues différentes. Le premier est parlé dans les districts d'Akuschka, de Kubescha, & de Zudakora. Le second dans le

district de Kasikunnich, que Gærber appelle Chasfukumuki; le troisieme dans le district de Kabatsch; le quatrieme dans celui de Dido, qui, comme le précédent, confine au Kachari; le cinquieme dans les districts de Haferuck, d'Idatle, de Saukralie, d'Onfokot, de Gumbet, & de Chunfag, qui bordent le fleuve Koifu, & dans les districts d'Aazug, de Tebel, de Tumugi, d'Achtu, de Kutul, & de Tschar, qui sont sur la Sanura ou aux environs. Enfin le sixieme dans le petit district d'Andi. Le district qu'on nomme en Lesgique Chunfag, est appelé par les Perses Auar: de-là vient le nom du peuple que Gærber nomme Avare. Les Tartares & les Perses comprennent tous les districts qu'on vient d'indiquer sous la dénomination de Légistan; mais les Géorgiens nomment ces peuples Lekki. Il est probable que la langue Lesgique a une origine commune avec la Permique, la Wotekkique, la Tscharamasique & la Hongroise.

La troisieme langue du Caucase est la Kistrique; les Géorgiens nomment le peuple qui la parle, Kisti, & le pays Kistati; il occupe le milieu de la montagne du côté septentrional, le long de la Sundscha & des rivières qui s'y jettent. Là dedans sont compris les districts qu'on appelle Tschatschen, Ataga, Tschachkeri, Mitzschegis, Schali,

42 JOURNAL HELVÉTIQUE

Schwet, Mertip, Ariachki, Karabulack, Galaschka, Meredschi, Meefti, Galga, Achka, Angutcht (en russe, Inguschovte), & Wapi, dit Makul par les Circassiens. La différence entre les dialectes n'est pas considérable; mais la mere langue du Kistique n'est pas facile à découvrir, & n'est certainement point Européenne.

La quatrième langue est l'Osétique; les Géorgiens nomment Oséti le pays où on la parle, & Os les habitans. La contrée est située au milieu de la montagne en tirant au nord vers les fleuves Terek, Kizil, Pogou Fok, Aredon, (en russe Jaidon) & Uruch, ou Iref; & au sud vers les fleuves Aragi, Kfani, & Liachute, qui se jettent dans le Kur. On y trouve deux dialectes: l'un est celui de cette petite partie de la nation qui se nomme Dugovi; le reste parle l'autre, qui, dans la langue propre, s'appelle Gic. L'Osétique vient du Persan.

La cinquième langue est la Circassienne, d'où naissent deux dialectes très-différens & presque impossibles à réunir; l'un est usité dans la grande & la petite Cabardie, & donne naissance à un autre, dont se servent les habitans des districts de Temingoi & de Beslen, & qui n'en diffère guère; le second est en usage dans les provinces d'Abasa & d'Abaség, dont la première est située le long

des fleuves occidentaux qui se déchargent dans le Kuban, & l'autre le long de ceux qui coulant entre le Kuban & Enguri, vont se jeter dans la mer Noire. Abaség est nommé par les Géorgiens Abchaseti, & c'est, sans contredit, l'Abasgie de l'empereur Constantin, comme les districts de cette province que les Géorgiens nomment *Oschiketi*, & *Alaleti*, sont le *Papagi*, le *Zichia*, & l'*Alania* du même empereur.

La sixième langue est la Géorgienne, d'où naissent trois dialectes intelligibles l'un à l'autre. Le premier & le plus pur est celui qu'on parle dans le Kacheti & dans le Kartwal; celui d'Imenti & de Guria ne s'en éloigne pas beaucoup. Le second est usité dans la Mingrelie & dans l'Odische, province qui, dans la langue du pays, s'appelle Kodzaria, comme du tems de Constantin. Le troisième est propre au peuple dit Soni, ou Suvari, dont le district est appelé par les Géorgiens *Swaneti*. On peut présumer que c'est le même peuple que Plin appelle *gens Sannorum*, & chez lequel il dit que le rhododendron rend souvent le miel dangereux. M. Guldenstädt a remarqué la même chose dans le miel de cette contrée; l'*azalia pontica* de M. de Linné, est ce rhododendron d'où les abeilles tirent un miel qui étourdit & enivre.

44 JOURNAL HELVETIQUE.

A ces détails sur les langues du Caucase, M. Guldenstædt a joint une concordance des mots Hongrois, Calmouques, Arméniens, Arabes, Persans & Gurtiques; ce dernier langage est un dialecte du Persan, mais qui en diffère beaucoup, & qu'on parle chez les Gurtes, ou Kurtes, peuple qui habite le long de l'Aras, autour du mont Ararat.

VI. *Seances de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres & de l'académie royale des sciences de Paris.*

L'ACADÉMIE royale des inscriptions & belles-lettres s'assembla le 12 novembre. La séance commença par la distribution du prix qu'elle devait donner sur ce sujet : *quels furent les noms & les attributs divers de Minerve, chez les différens peuples de la Grece & de l'Italie; quelles furent l'origine & les raisons de ces attributs, & quel fut l'objet de son culte.* Le prix fut donné à M. le baron de Sainte-Croix, résident à Mourmorion dans le comtat Venaisin; c'est pour la seconde fois que l'académie royale des inscriptions & belles-lettres le couronne.

M. Dupuy, secrétaire perpétuel, lut ensuite les éloges de MM. Duclos & de la Bletterie. M. Dufaulx, à qui nous devons une excellente

traduction de Juvenal, lut un mémoire sur les poètes satyriques latins, & particulièrement sur le génie & le caractère d'Horace. M. de Chabanon lut une traduction en vers français de deux idylles de Théocrite, & M. de Rochefort termina la séance par la lecture d'un mémoire sur les idées que les anciens philosophes avaient du bonheur.

L'académie annonça encore dans cette séance le sujet du prix qu'elle doit distribuer en 1775 à la S. Martin. Il s'agit de déterminer, *quels furent les noms & les attributs divers de Vénus chez les différens peuples de la Grece & de l'Italie, & quel a été son culte.* L'académie invite les auteurs à chercher quels ont été les statues, les temples, les tableaux célèbres de cette divinité, & les artistes qui se sont le plus illustrés par ces ouvrages. Le prix consiste en une médaille de 500 liv.

L'académie royale des Sciences tint sa séance publique le 13. M. de Fouchy, secrétaire perpétuel, lut l'éloge de M. Buache, géographe; & M. le marquis de Condorcet, adjoint au secrétaire perpétuel, celui de M. Fontaine, géometre. M. de Vaucanson lut un troisieme mémoire sur la filature des soies à Organon; M. Cassini, un mémoire relatif aux observateurs sur la disparition de l'anneau de Saturne; M. le Roy, un autre sur

la forme des barres ou conducteurs métalliques destinés à préserver les édifices des effets de la foudre ; & M. Portal termina la séance par la lecture d'une dissertation sur la nécessité & les moyens de reconnaître les maladies du foie & autres viscères par le tact.

VII. *Distribution du prix de la Société de Leipzig.*

La société savante qui s'est formée à Leipzig sous les auspices de M. le prince Jablonowski, s'est assemblée le 24 du mois dernier pour la distribution des prix fondés par la générosité du prince. Il y avait une compagnie nombreuse & choisie. Le prince, qui ne se contente pas de protéger cet établissement, mais qui en est lui-même un des membres les plus laborieux & les plus éclairés, ouvrit la séance par un discours latin ; M. Ernesti lui répondit en qualité de président de cette société.

Il y avait un prix de trigonométrie & deux d'histoire ; on avait reçu 17 mémoires sur le problème de trigonométrie à résoudre ; on en couronna un, dont M. Westfeld, conseiller à Buckebourg s'est l'auteur. L'accessit fut donné à M. de Vaubrières, professeur à Munich.

Les mémoires historiques étaient au nombre de 13 ; on ouvrit le billet cacheté qui accompagnait celui qu'on avait jugé digne du premier prix , & on trouva le nom de M. le prince Jablonowski lui-même , qui avait daigné se mettre sur les rangs ; M. le professeur Schirach était l'auteur du mémoire qu'on avait trouvé s'approcher le plus près de celui qui a été couronné. Le second prix fut adjugé à M. Thunmann , professeur à Halle , & l'*accessit* à M. le professeur Collmann de Heidelberg.

On fit l'éloge de plusieurs des mémoires qui avaient concouru. Le prince termina la séance par un acte de générosité auquel on devait s'attendre ; il abandonna le prix qui lui était échu , à M. Schirach ; il lui suffisait en effet d'en avoir été jugé le plus digne ; il déclara aussi qu'il ferait remettre à chacun des autres auteurs qui avaient obtenu l'*accessit* des autres prix , la moitié de la valeur de ces prix. Cette générosité digne de lui , est propre à encourager les talens & les travaux ; M. le professeur Clodius qui remplit les fonctions de secrétaire de la société , lut un discours très-éloquent , & l'assemblée se sépara.

VIII. Gravure.

M. J. L. Kruger vient de graver à Ber-

48 JOURNAL HELVETIQUE.

lin une belle estampe, représentant le mausolée érigé à la mémoire de Henri Butzau, au milieu du cimetière des dissidens à Varsovie. C'est M. Bastiani, conseiller de cour & caissier, qui a envoyé à l'artiste le dessin de ce monument. M. Zablocki, secrétaire d'ambassade, & chargé des affaires de Pologne à la cour de Prusse, a dirigé l'exécution de cette gravure.

Le roi de Pologne a fait lui-même les deux inscriptions, latine & polonoise, qu'on lit sur le monument :

Hic jacet Georgius Henricus Butzau, qui regem Stanislaum Augustum, nefariis parricidarum telis impetitur die 3 nov. ann. 1772, proprii pectoris clypeo defendens, geminatis ictibus confossus gloriöse occubuit. Fidelis subditi necem lugens, rex posuit hocce monumentum illius in laudem, aliis exemplo.

M. Zablocki a fait à cette occasion des vers latins qui prouvent encore plus la bonté de son cœur que son talent poétique.

Præmia pro meritis, vivis concedere, fato,

Præreptis, duro non peritura leto,

Augusti laus est; pro tali vivere quis non

Optatum ducat principe pro tale mori.



SECONDE

 TROISIEME PARTIE.

 PIECES FUGITIVES.

 I. *Suite & fin de Zénothémis , anecdote Mar-
seilloise.*

MÉNECRATE avait à peine regagné sa retraite : — Ma fille , tu vois le parti qui nous reste à prendre : il n'en est point d'autre que d'abandonner promptement Marseille , & de nous livrer à toute la fatalité de notre malheureuse étoile. Où irons-nous ? quel sera notre asyle ? Dans l'extrême indigence , privés de tout secours , nous n'avions d'appui que Zénothémis , & nous devons le fuir pour jamais ! Vivrions-nous au prix des jours mêmes d'Agathée ? car , tu l'as pu observer , elle aime trop Zénothémis pour le céder sans perdre la vie : & nous nous souillerions d'un pareil forfait !.. Tu pleures ! tu ne me réponds point ! tu ne me témoignes pas cette

50 JOURNAL HELVÉTIQUE.

décision qui doit être notre partage ! Allons ,
hâtons-nous de quitter notre patrie ; tu me
prêteras ton bras. Antigone (*) ne fut-elle
pas la compagne & le soutien d'Oedipe , lors-
qu'il dérobaît sa vieillesse à la fureur de ses
enfants dénaturés, & qu'il se sauvait à Colone ?

Cydipe mettait de la lenteur dans les pré-
paratifs de leur départ. Ils sont prêts à sortir ;
elle n'a plus la force de marcher ; elle tombe ,
baignée dans les larmes. O ciel ! dit le vieil-
lard , pourquoi ces pleurs , cette désolation ?
Cydipe , vous semblez refuser de suivre un
pere infortuné , qui cessera bientôt de vous

(*) Tous les gens de lettres connaissent *Oedipe à Colone* , par Sophocle : c'est là que la nature est exprimée dans son admirable simplicité ; la tendresse d'Antigone pour son pere , la misere auguste , si l'on peut risquer cette expression , d'un roi chargé de malheurs & d'années , ces tableaux si touchans ont suffi pour remplir un drame entier d'un intérêt qui va toujours croissant , & bien différent de ce tumulte bizarre d'actions entassées les unes sur les autres , que nous appelons des effets , & qui blessent à la fois la raison & le goût. Assurément ce n'est pas Racine qui nous a donné ces leçons : aucun de nos poètes dramatiques n'a plus approché des Grecs , les seuls modeles inimitables pour la *belle tragédie* , &c.

être à charge!.. Jusqu'à ma fille qui me rejette, qui me trahit!.. — Vous trahir! Ah! mon pere, le ciel m'est témoin que vous ne me fûtes jamais plus cher... mais quitter mon pays... Zénothémis... nous ne le reverrons donc plus!.. Mon pere... mon pere, il est inutile de vous cacher plus long-tems un secret qui devait expirer avec moi; apprenez que j'aime, que j'adore Zénothémis depuis le premier instant qui l'offrit à mes regards; j'épousais Eudimaque pour obéir à votre volonté, à mon devoir, pour adoucir votre cruelle destinée, & j'allais m'unir à tout ce qui a su me plaire, à tout ce que je dois estimer, chérir; & votre vertu... laissez-moi recueillir un moment mes forces; je m'immolerai à cette vertu si fort au-dessus de ma faiblesse; je vous suivrai, mon pere, je renoncerai à la main, à la présence... je ne le nommerai plus... je cesserai de vivre... Ah! je mourrai ici: mon ame est prête à s'exhaler!

Elle n'achevait pas ces mots, que Zénothémis entre avec impétuosité; il trouve Cydipe étendue sur la terre, s'abandonnant au plus vif désespoir, Ménécrate accablé de sa situation; il apperçoit les apprêts de leur fuite: — Vous me quittiez, Ménécrate! Oui! s'écrie Cydipe, mon pere & moi nous

nous arrachions de ces lieux ; nous nous déro-
bions aux regards du seul ami qui nous
reste. Zénothémis s'empresse de relever Cy-
dipe : — Venez, suivez mes pas ; & vous ,
mon pere , car , Ménécrate , désormais vous
n'aurez plus d'autre nom , accompagnez-moi
à l'autel où je vais former ces nœuds qui m'at-
tacheront davantage au plus respectable des
mortels.

Le vieillard se jette aux pieds de Zénothé-
mis ; il veut s'opposer à ce mariage , qui fera ,
dit-il , le malheur d'Agathée & de son ami : —
Je ne le souffrirai point cet hymen qui met-
trait le comble à mes maux. . . Laissez nous
fuir , laissez-nous expirer. Voulez-vous que
je sois votre assassin , celui de la niece d'Her-
mogène ?

Ces paroles semblaient exciter quelque in-
certitude dans l'ame de Zénothémis ; il re-
gardait Ménécrate , en versant des larmes ;
un billet , qu'à l'instant il reçoit d'Agathée ,
le détermine tout à coup : il se précipite vers
le temple , & malgré les efforts de son ami ,
présente sa main à Cydipe qui paraissait vou-
loir ne pas donner la sienne ; mais que ses
efforts étaient faibles ! Enfin ces nœuds sont
formés ; l'autel a reçu leurs sermens , & Zé-
nothémis est l'époux de Cydipe.

Tandis que la fille de Ménécrate , par une

révolution inattendue , voyait changer sa destinée , Agathée ressentait toute l'horreur de la sienne : — C'en est donc fait ! il faut bannir de mon cœur un amour ... que la vertu même y consacrait ... plus d'espoir ! plus de tendresse ! vivre pour souffrir une mort continuelle ! Zénothémis ne sera jamais à moi ! jamais je ne serai à Zénothémis ! .. & il est à une autre ! en ce moment , ces liens... ils sont tissés ! je ne reverrai tout ce que j'aimais , qu'avec le nom de l'époux de Cydipe !.. Cette union ne s'achèvera point ; il est encore tems : courons au temple ... y montrer ma faiblesse , mon déshonneur ! Et n'est-ce pas moi qui ai envoyé Zénothémis aux autels , qui l'ai pressé de conclure cet engagement qui m'affassine ? ne lui ai-je pas écrit ? n'ai-je pas prévenu par un ordre exprès ces retours ... dont j'ai à rougir ? Quoi ! si-tôt me repentir d'avoir donné un exemple de générosité , dont si peu de cœurs sont capables ! Et n'est-ce rien que d'être supérieure à ces âmes impuissantes qui n'ont pas la force de vaincre leurs passions ? Soyons la victime de nous-mêmes. . . Malheureuse Agathée ! l'orgueil , quel que soit son éclat , ne dédommage point de l'amour ! Je le dompterai , je l'étoufferai cet amour si puissant ! Jouissons de ma victoire : je me suis immolée ; j'ai fait

le bonheur d'un infortuné que l'injustice poursuivait ; je rends à sa fille l'honneur qu'on voulait lui enlever. Que j'ai lieu de m'applaudir de ma fermeté ! Quand je rentre en mon cœur, n'y vois-je pas un effort de magnanimité qui m'élève à mes propres regards !... Eh ! que je paie cher cette action dont la postérité peut-être s'entretiendra avec quelques éloges !... J'expire de mille coups ! tant de vertu est au-dessus de moi !

La situation de son amant n'était pas moins violente : le cœur plein d'amour pour la niece d'Hermogene, il est dans le sein de Cydipe ; elle saisit sa douleur à travers les sentimens généreux qu'il s'efforce de faire éclater ; elle tombe à ses genoux, en fondant en larmes : — O mon bienfaiteur suprême, laissez-moi vous adorer comme l'image des dieux protecteurs ; ne me déguisez point les horribles combats que vous coûte ce sacrifice ; il est affreux, je le sens. Vous aimiez Agathée ; je n'ai ni ses vertus, ni ses charmes : je n'ai qu'une ame pénétrée de la plus vive reconnaissance... De la reconnaissance ! ah ! cette faible expression est bien loin de vous peindre mes sentimens ; sachez, Zénothémis... Ce n'est pas le seul desir d'être utile à mon malheureux pere, d'adoucir ses peines, qui m'a fait en secret aspirer à cette union ; je ne prétends

point surprendre votre estime ; l'amour le plus tendre, le plus passionné, m'enflammait ; mon premier soupir a été pour vous ; auriez-vous pu croire qu'Eudimaque ... mon amour seul eût suffi pour vous répondre de mon attachement à mes devoirs , & ... vous aviez toutes mes pensées, tous mes transports. Je m'enchaînais au fils de Mysias, pour obéir, pour secourir mon pere ; j'aurais dû avoir son courage, fuir avec lui de ces lieux. Zénothémis, je n'ai pu quitter un séjour que vous habitiez ; tout ni'impôsait l'obligation d'épargner un supplice le plus cruel à la niece d'Hermogene, de mourir plutôt que d'accepter votre main... Encore une fois, je n'ai pas le dessein de vous abuser : non, ne m'estimez point assez pour imaginer que la tendresse que je devais à un pere, m'ait conduite ; je le répète, c'était un amour... Je me reprocherai toujours d'avoir porté de tels coups à la femme la plus aimable, la plus respectable... elle est malheureuse par moi, lorsque c'est elle qui me tire de l'abyme de l'infortune ! Ce qui doit vous consoler, vous rappelez un ami des portes du tombeau ; envisagez bien la grandeur de votre action généreuse ; vous faites plus, vous vengez la fille des flétrissures de la calomnie ; elle était abandonnée & rejetée de tout l'uni-

vers : vous descendez jusqu'à cet objet d'humiliation, vous lui donnez le nom de votre épouse. J'expirerai donc avec ce nom qui m'est si cher. Dussé-je ne vivre qu'un seul jour, j'aurai vécu, ce jour, honorée du titre de la femme de Zénothémis. Agathée pardonnera à ma mémoire ; elle reprendra tous ses droits ; vous lui reporterez ce cœur... qui lui est dû, & que la mort seule pourra me contraindre à lui céder.

Zénothémis ne répondait à Cydipe que par des larmes qu'il eût bien voulu lui cacher : cependant il goûtait le plaisir d'essuyer celles de son ami, il avait soulagé son infortune : ce vieillard demeurait avec lui, & le beau-père de Zénothémis marquait moins de répugnance à recevoir ses bienfaits. Ce n'est pas que Ménécrate ne ressentît toujours vivement l'état affreux d'Agathée : il ne se livrait qu'à regret à sa nouvelle situation, lorsqu'il venait à jeter les yeux sur la malheureuse niece d'Hermogene. Il la voyait souvent. O fille divine, lui disait-il, je ne vous dissimulerai point que j'ai partagé la félicité de Cydipe ; je serais aujourd'hui le plus heureux des hommes, si notre bonheur n'était pas acheté aux dépens du vôtre ; vous n'ignorez point que j'ai mis à ce mariage tous les obstacles qu'il m'était permis d'op-

poser ; encore à présent cette image me poursuit , & empoisonne les douceurs d'une société qui devrait me faire oublier toutes nos disgraces. C'est vous , sublime Agathée , c'est votre générosité sans exemple , qui a décidé , qui a pressé cet engagement si fatal aux cœurs les plus sensibles ! Digne Ménécrate , repliquait la niece d'Hermogene , en affectant de repousser le trouble qui l'agitait , ne me parlez point de quelques mouvemens auxquels j'imposerai la loi ; je n'ai senti , je ne veux sentir que votre bonheur ; il est le mien , oui , il est le mien ; dites , répétez - moi que j'ai adouci vos disgraces , que votre fille... Ménécrate , je me suis sacrifiée pour elle , pour le plaisir de vous rendre tous deux heureux... Cydipe l'est sans doute : elle est aimée de Zénothémis. . . Ménécrate , il n'y a point d'autre félicité.

Quels combats cette fille héroïque eut à soutenir quand elle revit Zénothémis & Cydipe ! & ce fut elle qui chercha leur présence ; elle était la première à consoler l'un & l'autre des chagrins que son état leur causait ; elle évitait cependant de se trouver seule avec le gendre de Ménécrate ; elle le craignait ; elle se craignait elle-même. La véritable vertu , sans faste , se défie de ses forces ; une timidité prudente la sauve de sa chute. La nature hu-

maine est toujours si près de la faiblesse ! & tel qui eût fourni une longue carrière exempte de reproches , pour avoir manqué un seul instant de précaution , a perdu le fruit de trente ou quarante années d'une vie exemplaire.

Cydipe devint mere : elle donna le jour à un fils dont la beauté attirait tous les regards ; la niece d'Hermogene engagea Zénothémis à lui laisser prendre soin de cet enfant. Etranges contrariétés du cœur humain ! comment Agathée pouvait-elle desirer d'avoir sous les yeux ce qui lui offrait , si l'on peut le dire , l'image de son malheur ! Quelquefois elle pressait cet enfant dans son sein , & le couvrait de baisers & de larmes ; d'autres fois elle l'écartait loin d'elle : c'était Cydipe, sa rivale , qu'elle envisageait , qu'elle repoussait dans cette innocente créature ; bientôt après elle le reprenait : elle y revoyait , elle y adorait Zénothémis.

Hermogene persistait inutilement à demander que sa niece fit choix d'un époux. Insensible à ses plaintes comme à ses prières, elle ne vivait que pour offrir en secret sa douleur à Zénothémis. Y aurait-il du plaisir à se dire qu'on souffre pour ce qu'on aime ? L'orgueil se mêle à cette satisfaction intérieure, & c'est une sorte de dédommagement des

peines que cause une tendresse malheureuse. Agathée cherchait la solitude ; alors cette passion qui la tyrannisait , & qu'aux yeux du public elle affectait de vaincre , éclatait dans toute sa violence. Que cette infortunée reconnaissait sa faiblesse ! qu'elle éprouvait qu'une ame vertueuse , soumise à son propre jugement , se trouve inférieure au degré de perfection qu'elle occupe dans l'estime d'autrui ! Sollicitant les visites de Cydipe, dont la vue irritait le sombre ennui qui la consumait, aimant plus que jamais cet homme qu'elle ne devait qu'estimer , & redoutant de lui montrer le moindre des sentimens qu'elle se déguisait à elle-même , jalouse de ne laisser paraître que sa générosité , sa grandeur d'ame , un courage inébranlable : telle était la triste situation d'une femme qui devait être pour les siècles à venir un objet d'admiration.

Sa santé s'affaiblissait ; elle envoie prier Zénothémis de se rendre chez elle avec sa femme & son beau - pere. L'inquiétude les saisit : ils accourent , & trouvent Hermogene assis près de sa niece , & plongé dans la plus profonde douleur : ce spectacle les frappe d'effroi. Approchez , leur dit Agathée d'une voix qu'elle s'essayait de rassurer , venez consoler mon oncle. Que dites-vous , s'écrient-ils tous à la fois ? Mes amis , continue-t-elle ,

il n'est plus tems de vous cacher mon état : je n'ai que quelques heures à vivre , peu d'instans peut-être ; nos plus habiles médecins ont prononcé mon arrêt (*)... Point de larmes ! point de gémissemens ! daignez m'écouter ; c'est pour la dernière fois qu'Agathée va vous entretenir ; que ses paroles restent dans votre cœur ! Zénothémis , arrivée au terme où je touche , on se fait gloire d'exposer la vérité dans tout son jour ; je vais donc vous l'offrir telle qu'elle a toujours été dans mon ame. Zénothémis , l'hommage de mon cœur vous fut consacré dès le premier instant que le sentiment est venu l'agiter , & je m'applaudissais de ma passion ; vous étiez mon ami , mon amant : vous alliez être mon époux ; mais la vertu nous était aussi chère à tous deux que notre tendresse. La femme qui aimait Zénothémis , & qui en était aimée , devait aspirer à mériter un attachement si pur , si noble , si digne de la divinité , qui

(*) Les Marseillois étaient les médecins les plus renommés de ce tems. Démosthènes , Crinas & Charmis se sont distingués dans cet art avec un succès qui a eu peu d'exemples ; c'est à Rome sur-tout qu'ils déploierent leurs talens. Crinas légua par son testament , six millions de sesterces pour les fortifications de Marseille , &c.

fans doute s'était pluë à créer nos ames , &
 à y imprimer tous les traits de sa grandeur ;
 j'ai cédé au transport courageux qu'il faut
 croire que cette divinité avait allumé dans
 mon sein : j'ai dompté mon amour , pour ne
 me remplir que de l'ardeur sublime de chan-
 ger la destinée d'un malheureux qui fesait
 respecter son infortune ; j'ai voulu faire rou-
 gir sa patrie , le sort qui le persécutait ; j'ai
 rendu à sa fille l'honneur que voulait lui ravir
 la calomnie. Ménécrate & Cydipe me doivent
 un soulagement dans leurs peines ; Zéno-
 thémis me doit le triomphe de l'amitié , ce
 qu'il y a de plus flatteur pour l'homme sen-
 sible , l'avantage d'avoir embrassé le parti de
 l'adversité , d'avoir donné un état à la fille
 de son ami , quand une imposture barbare la
 flétrissait. Laissez mes yeux expirans se fer-
 mer sur cette image. Puisque je fais profes-
 sion de présenter aujourd'hui la vérité , il
 faut vous découvrir la cause du mal qui me
 précipite au tombeau : deux natures se sont
 combattues en moi ; l'une supérieure à mon
 sexe , à l'humanité , m'a fait repousser un
 trop cher ascendant , & entreprendre une
 action digne peut-être de quelque estime ;
 l'autre nature m'a ramenée toujours à mes
 premières impressions , à ce penchant...
 dont la mort seule me rendra maîtresse...

62 JOURNAL HELVETIQUE.

La vertu coûte donc bien des efforts !.. Vous voulez m'interrompre , Zénothémis ? n'envisagez que ma victoire , que la douceur que je goûte en cet instant d'avoir pu céder à un mouvement généreux ; vantez - moi la noblesse du sacrifice ; j'ai subjugué mon cœur. Madame , (s'adressant à Cydipe) j'ai volé au-devant de ma rivale ; votre enfant est devenu le mien ; (Agathée prend dans ses bras le fils de Zénothémis) qu'on ne l'ôte point de mon sein ; qu'il recueille mon ame. Mon oncle m'aime assez pour me permettre de nommer mon héritier cet enfant qui m'est si cher. (Zénothémis & Cydipe veulent s'opposer à ce nouveau témoignage de l'héroïsme d'Agathée.) Eh ! me refuseriez-vous cette faible marque de votre amitié ? Zénothémis, je crois la mériter cette amitié pour laquelle j'ai tout fait ... mais oublions mes faiblesses ; craignons sur tout de nous attendrir. Je ne fais si l'orgueil m'égare , ou si les dieux m'élèvent jusqu'à eux en ce moment : j'éprouve qu'il y a une satisfaction inexprimable à mourir pour la vertu ; oui , j'expire pour elle... Ne troublez point un plaisir si pur , si doux ; cachez-moi vos douleurs. Adieu , Zénothémis , adieu , respectable Ménécrate , & vous ... qui devez m'aimer ... je sens la mort s'approcher ; je revivrai parmi vous.

Parlez souvent ensemble de la malheureuse Agathée ; jamais cœur humain n'a été plus sensible , n'a plus aimé... & bientôt il sera anéanti... Non , il ne cessera point d'exister : les dieux sont trop justes (*), trop bienfaisans pour ne pas rendre mes sentimens éternels ; ils transportent mon ame au séjour céleste ; je vais les contempler , ces dieux , dans toute leur splendeur ; ils récompensent nos combats ; la vertu obtient son prix. Zénothémis , mes yeux ne vous voient plus... Hermogene , mes amis , mettez la main sur mon cœur , il palpite encore pour vous... Zénothémis... recevez mon dernier soupir.

Cette femme sublime n'avait pu résister aux divers orages qui bouleversaient son ame ; elle s'était long-tems efforcée de cacher son extrême agitation aux regards même de son parent ; & lorsqu'on recourut aux secours de l'art , ils ne produisirent plus d'effet : le mal était trop avancé.

On ne saurait donner une idée du désespoir qu'excita la mort d'Agathée ; son oncle la pleurait comme si elle eût été sa propre fille. Pour Zénothémis , il resta dans

(*) La piété était une des qualités des Marseillois ; un poëte latin a dit de ce peuple : *illustrat quos sola fides* , &c.

cet accablement qui caractérise les grandes douleurs ; Cydipe tombait souvent à ses genoux : c'est moi , lui disait-elle , qui vous enleve Agathée , Agathée notre bienfaitrice ; ah ! c'était à moi d'expirer ; mon enfant aurait retrouvé une mere , & Agathée eût oublié qu'une autre avait porté le nom de votre épouse ; Agathée vivrait , vous aimerait ... vous m'auriez pardonné.

Zénothémis relevait sa femme en l'embrassant , & ne s'exprimait que par des gémissemens & des sanglots. Il engagea Hermogene à demeurer avec eux ; ils ne composaient plus qu'une même famille occupée de sa douleur.

Le gendre de Ménécrate avait renfermé les cendres d'Agathée dans une urne de porphyre , que tous les jours il couronnait de fleurs , & arrosait de larmes ; il la serrait contre son sein , l'élevait au ciel , lui donnait des baisers religieux ; il conduisait son enfant avec lui , & lui faisait appliquer ses levres caressantes sur ce monument funéraire ; l'appartement qui contenait ce dépôt sacré , était une espece de temple où la niece d'Hermogene recevait les mêmes honneurs que l'on rend aux dieux ; ce culte était la principale occupation de Zénothémis.

Quoique leur tristesse ne se calmât point ,
ils

ils coulaient des jours tranquilles ; ils chérissaient leur affliction. L'image des malheurs de Ménécrate semblait fuir de son souvenir ; il était prêt à quitter la terre avec ce repos de l'ame qui est le bonheur véritable ; il avait apprécié le songe de la vie : graces aux bienfaits de son ami devenu son gendre , il ne regrettait plus sa fortune passée , & laissait ses enfans à l'abri des caprices du sort , & des injustices de leurs concitoyens.

De nouveaux coups attendaient ce vieillard aux bords de la tombe ; il n'avait pas épuisé la mesure des disgraces qui lui étaient réservées : la fureur de ses persécuteurs se réveille ; quelle nouvelle foudroyante pour l'infortuné Ménécrate ! il apprend que le sénat a repris l'instruction de son procès , qu'en un mot , le dernier trait allait lui être porté , qu'il était sur le point d'être *déclaré prévaricateur & infame*, Ménécrate avait soutenu les privations les plus cruelles : mais être exposé à l'opprobre . & le voir consacrer par la sanction des loix , ce tableau ne laisse à cet illustre malheureux que la force de se saisir d'une épée qui s'offre à ses mains ; le fer était sur sa poitrine. Arrêtez , s'écrie Zénothémis , que le hasard amenait dans l'appartement de son beau-pere , & qui détourne aussi tôt l'épée menaçante : Ménécrate , que faites-vous ?

& pourquoi ce nouvel emportement de désespoir ? — Mon ami , ne vous opposez point au seul remède qui reste à mes maux ; fachez que la rage de mes calomniateurs s'est ranimée , qu'ils ont juré ma perte. Le sénat est assemblé ; ils ne sont pas satisfaits de m'avoir arraché mes emplois , ma fortune ; ils vont , Zénothémis , rendre un arrêt qui me flétrira ... & vous pouvez d'un instant reculer ma mort ! ah ! je ne puis expirer assez tôt ! — Qu'ai-je entendu , mon pere ! écoutez , écoutez , promettez-moi de différer jusqu'à mon retour , à terminer une vie que moi-même je vous presse de quitter , si mes espérances sont trompées. Je ne vous demande qu'un seul moment , & je reviens.

Zénothémis n'a pas achevé ces mots , qu'égaré , furieux , il vole à la salle où les magistrats s'étaient rassemblés ; il s'y précipite : — Non , cruels , vous ne le prononcerez point cet arrêt inique ; ce serait vous qu'il couvrirait d'infamie , d'un opprobre ineffaçable. Il ne vous suffit donc point d'avoir plongé dans la disgrâce un malheureux ... Eh ! quel est son crime ? je m'en rapporte à la décision même de ces loix inexorables écrites en caracteres de sang : que l'examen de son erreur soit soumis à toute leur équité barbare. Vaincu par les larmes d'une famille mourante qui

embrassait les genoux, subjugué par cet ascendant si impérieux, & dont notre nature doit s'enorgueillir, qui nous parle, nous sollicite, qui nous presse en faveur de notre semblable que le malheur opprime, Ménécrate trop humain, un instant seul, s'émeut, s'attendrit, veut conserver la vie à un jeune homme qui, sans doute, n'était pas innocent : quiconque a donné la mort, doit recevoir la mort ; ce jugement est la sentence de toutes les législations, de tous les pays, de tous les âges ; nous le savons : l'humanité même demande que celui qui a détruit, soit détruit ; cette loi immuable & éternelle est gravée sur tous les tribunaux, dans tous les cœurs. Mais examinons, je vous en conjure, la nature du meurtre dont Ménécrate détournait le glaive de la justice : c'est un premier transport de vengeance qu'enflammaient la fougue de la jeunesse, la vive impatience de repousser l'insulte, tout le ressentiment de l'orgueil humilié & outragé ; & à quelles extrémités nous porte ce tyran de la faiblesse humaine ? combien d'esprits sages n'a-t-il point égarés ? Nous en trouverions des exemples frappans chez les Grecs nos ancêtres, chez les Romains, chez les Gaulois qui nous entourent, dans cette république, parmi nos plus respectables compatriotes :

voilà sur quels objets Ménécrate s'était arrêté ; voilà ce qui a pu un moment faire pencher la balance dans ces mains qui l'ont soutenue plus de quarante années avec une fermeté inébranlable que nous admirions. Ne sommes-nous que magistrats : Ménécrate est repréhensible ; son ami n'hésite point à le dire ; lui-même a le courage de s'accuser hautement par ma bouche : il y a une sorte d'expiation honorable de sa faute à en découvrir toute l'étendue : Ménécrate avoue , & sent qu'il a manqué aux fonctions de sa place, aux loix dont il était l'organe & le ministre vengeur , & cette idée le tourmente plus que la perte de son rang & de sa fortune ; le plus cruel des supplices pour une ame attachée à ses devoirs, est de s'être démentie , ne fût-ce qu'un instant, dans le long cours d'une vie exempte d'ailleurs de reproches. Mais , sénateurs , soyons hommes , & ne rougissons point de l'être : c'est le premier titre , la première dignité : alors nous ne verrons dans notre concitoyen qu'une faiblesse que vous auriez dû oublier ; du moins la justice devrait être satisfaite de la punition ; & loin de s'adoucir , votre équité , ou plutôt , j'oserais le dire , votre courroux implacable se réveille : il n'est pas assouvi par la situation déplorable où languit Ménécrate ; il veut le bannir du

sein d'une patrie qui lui est chère encore, lui ravir le seul bien qui lui reste & qu'il soit jaloux de conserver, lui ôter l'honneur... Je sauverai le vôtre, & malgré vous-mêmes, de la flétrissure qui l'attend ; je vous l'ai dit : cet arrêt infamant ne sortira point de vos bouches, il n'en sortira point. . . Que votre inhumanité insatiable s'acharne sur les jours d'un vieillard ; il a le pied dans la tombe, il y descend ; réunissez-vous ; disputez-vous la gloire de l'y précipiter ; teignez le tribunal de ce sang glacé par l'âge & par la misère ; souillez-en vos mains cruelles. . . mais que votre malheureuse victime n'expire point déshonorée ; Ménécrate, n'a pas mérité ce châtiment, ce supplice plus affreux que toutes les tortures. Qu'est-ce que la mort comparée au déshonneur ? Voilà le trépas véritable, l'éternelle destruction ; & quelle aveugle furie peut vous ramener sur un jugement aussi odieux ?

La chaleur avec laquelle Zénothémis s'énonçait, le désordre de ses expressions, la noblesse de sa figure, cet intérêt si puissant qui l'enflammait pour un ami malheureux, tout excitait la curiosité de l'assemblée ; les regards, les esprits sont en suspens ; les cœurs commencent à s'attendrir. Un des sénateurs répond avec une gravité froide & sèche, qu'il

est prouvé que Ménécrate a cédé à la corruption; que de l'argent... Zénothémis ne se laisse pas achever, & en poussant un cri: — Une telle accusation... la majesté du lieu... j'ai besoin de me le rappeler pour enchaîner une vengeance... Où sont les preuves? où sont les preuves? qu'elles soient présentées, & mises sous tous les yeux; que l'imposture soit confondue; que la vérité éclate; que l'innocence triomphe.

Le magistrat déconcerté balbutie quelques paroles qu'on n'entend point. Mysias entrerait dans la salle du conseil; voici, dit l'accusateur, celui qui nous donnera des lumières. Mysias, s'écrie Zénothémis! Il court à lui: — C'est vous qui vous élevez contre Ménécrate, qui l'accusez, qui produisez ces témoignages! sachons... voyons... (Mysias voulait se retirer) vous ne nous quitterez pas: il faut étouffer l'amitié, la nature, la vérité, consumer le crime, prêter au mensonge toute l'audace dont la perfidie est susceptible, assassiner, déshonorer... ton ami; il le fut, ô le plus détestable des hommes! & tu ne t'en souviens que pour le perdre. Acheve, achève, ose essayer de noircir Ménécrate; fais-nous voir qu'il s'est souillé d'une bassesse... que toi seul pourrais commettre.

Mysias pâle & agité, tire d'une main trem-

blante des lettres qu'il dit avoir été écrites à Ménécrate par Eumene , le pere du jeune homme qu'on avait essayé de soustraire à la rigueur des loix ; ces lettres renfermaient la proposition d'une somme considérable , & il paraissait que Ménécrate en avait exigé encore davantage. Tous les regards se tournent vers Zénothémis : — Cela ne peut être. La terre & le ciel s'uniraient pour m'assurer que Ménécrate a pu seulement concevoir la pensée d'une action aussi honteuse , aussi avilissante : je démentirais la terre & le ciel. Une vertu soumise à tant d'épreuves , ne saurait se dégrader à ce point ; la nature se bouleverserait , l'ame de l'honnête homme conserverait sa pureté. Mysias , tu es un imposteur ; la vérité va t'accabler ; tu prétends que ces caracteres sont de la main d'Eumene ; il est dans le tombeau ; qu'on aille chez quelques-uns de ses parens ou de ses amis : ils auront de ses lettres ; qu'on les apporte ; qu'on les confronte ; que la fourberie abominable soit dévoilée.

Un esclave vole à la voix de Zénothémis , & revient avec plusieurs écrits tracés de la main d'Eumene ; on les rapproche des lettres produites par Mysias. Sénateurs , reprend Zénothémis avec vivacité , examinez bien ces traits . . . malgré la ressemblance appa-

rente . . . saisissez-vous . . . la différence ne peut échapper ; elle est visible pour tous les yeux . . . ces lettres . . . sont l'ouvrage de la fausseté. Ose, infame calomniateur, soutenir qu'elles sont d'Eumene ; que ne sort-il de la tombe pour te confondre ! son ombre menaçante . . . elle s'élève, elle t'environne, elle te presse, te parle par ma voix ; dis, dis, auras-tu bien le front de persister dans ton crime, de consacrer le mensonge par une audace inouïe ? Songe que cette assemblée, qu'Eumene, la terre, le ciel t'entendent, que la foudre ne demeurera point oisive dans la main des dieux, qu'ils la tiennent suspendue sur ta tête ; elle gronde cette foudre vengeresse, elle va fondre en éclats. . . Il est donc bien vrai qu'Eumene est l'auteur des lettres que tu viens de nous montrer, qu'il les a écrites, que Ménécrate s'est laissé corrompre ? Réponds ; mes yeux sont attachés sur les tiens, & ne perdent pas un de tes regards ; toute mon ame est appliquée à surprendre les mouvemens de ton ame criminelle ; je cherche jusques dans ton cœur ce que tu vas dire . . . tu baisses la vue ! tu ne proferes pas une parole ! tu restes interdit ! le trouble t'égare ! il t'accable ! tu te soutiens à peine ! . . tu me fuis ! . . demeure.

Myfias prétexte une indisposition, & par

un geste demande au sénat la permission de se retirer : il sort, la tête enveloppée dans sa robe. Zénothémis avec transport : — La vertu triomphe : sénateurs , qu'exigez-vous de plus ? le silence , l'accablement , la retraite du perfide , en voilà assez pour vous convaincre de l'innocence de Ménécrate. Non , Ménécrate n'est point coupable ; Eumene n'a point écrit ces lettres ; mon ami ne s'est point dégradé jusqu'à ajouter le crime à la faiblesse. Mýsias est un imposteur digne des plus rigoureux supplices.

Zénothémis parle bas à l'esclave qu'il avait déjà employé ; au même instant que celui-ci quittait la salle du conseil , entre un autre esclave chargé de remettre au sénat une lettre de Mýsias ; on s'empresse de l'ouvrir , & on lit ces mots à haute voix :

“ Il est tems , sénateurs , de rendre hom-
 „ mage à la vérité : j'ai éprouvé qu'il était
 „ impossible de lui résister , & je succombe
 „ sous son pouvoir. Zénothémis , tu l'em-
 „ portes. Ménécrate n'a point commis le
 „ crime dont je l'accusais. La lettre attribuée
 „ à Eumene est de moi ; c'est moi qui ai
 „ tout fait , qui ai soulevé plusieurs de nos
 „ concitoyens contre un malheureux que
 „ j'aurais dû servir ; c'est moi qui avais mé-
 „ dité sa ruine , qui voulais perdre jusqu'à

74 JOURNAL HELVETIQUE.

„ sa mémoire. Connaissez toute la perversité du cœur humain : Ménécrate fut mon ami ; la honteuse jalousie vint empoisonner mes sentimens ; ses talens , ses vertus , sa réputation , son bonheur me devinrent insupportables ; je cherchai à le punir du supplice secret qu'il me faisait souffrir ; je saisis l'occasion que me présentait la faute où il était tombé ; j'eus l'adresse de prêter à cctte faute toutes les couleurs d'un crime impardonnable ; j'échauffai les esprits ; j'armai des persécuteurs ; je donnai naissance à des soupçons , à des discours calomnieux ; je poursuivis Ménécrate jusques dans sa fille , dont j'essayai de flétrir l'honneur ; j'abusai de l'autorité paternelle pour engager mon fils même à jeter des nuages sur la vertu de Cydipe. Ma haine infatigable ne se borna point à ces atrocités : je conçus le projet d'anéantir le monument de ma perfidie ; je résolus d'achever mon ouvrage , en vous oubliant de bannir Ménécrate , & de le diffamer par un arrêt irrévocable. Mon cœur se révoltait contre une action si noire ; j'en étais plus ardent à repousser mes remords , & j'espérais les étouffer , en détruisant ma victime.

„ Après cet aveu , vous ne devez pas dou-

„ ter qu'il ne me soit resté le courage de
 „ vous prévenir : toutes vos tortures n'éga-
 „ leraient point ce que je souffre. Au mo-
 „ ment que cet écrit tombera dans vos
 „ mains , j'aurai cessé de vivre , assuré que
 „ je serai l'objet d'une éternelle exécration
 „ pour les hommes , & que les dieux ne me
 „ pardonneront jamais. „

Il est donc des dieux , s'écrie Zénothémis ,
 qui punissent le crime ! le monstre est son
 propre bourreau ; il s'est fait justice. Vous le
 voyez , sénateurs : Ménécrate allait succom-
 ber sous l'imposture & l'iniquité ; son inno-
 cence est reconnue ; non , jamais il ne se fût
 souillé de la fange de la corruption. Vous
 n'avez à lui reprocher qu'une erreur , qu'un
 moment d'oubli involontaire de ses devoirs.
 S'il a manqué à cette intégrité (*) austère qui
 nous distingue des autres nations , hélas !
 sa peine n'est-elle pas assez rigoureuse ? & le
 glaive vengeur ne tombera-t-il point de vos
 mains ? Que faut-il de plus pour la satisfac-

(*) Cette vertu était si éminente chez les Mar-
 seillois , qu'ils méritèrent cet éloge consacré dans
 les vers suivans :

„ *Fortes Roma dedit , dedit & laudata disertos*
 „ *Græcia ; frugales inclyta Sparta dedit ;*
 „ *Massilia integros dedit , &c.*

76 JOURNAL HELVÉTIQUE.

tion des loix ? Privé de ses charges , sans nulle ressource , n'ayant d'appui que sa fille , que son gendre qui tous les jours ressent plus vivement son infortune , prêt d'expirer , accablé de tous les coups , & par qui ? . . j'imiterai son silence ; je ne me permettrai aucun murmure ; ne craignez point que son châtiment ait diminué son attachement pour vous ; tous ses vœux se tournent incessamment vers cette place qu'il a occupée avec tant de gloire ; il vous est toujours associé par une ame remplie de vos intérêts ; il leve au ciel ses mains défaillantes , & lui demande de vous prodiguer tous ses bienfaits ; ses derniers soupirs feront encore pour ce sénat . . Souvenez-vous que vous êtes les peres de la patrie , que l'indulgence est le premier sentiment de l'amour paternel , que Ménécrate entre dans le tombeau ; y descendra-t-il sans avoir la consolation d'obtenir sa grace , sans pouvoir se dire : enfin , j'ai retrouvé mes compatriotes , mes amis ; mes derniers regards s'arrêtent sur leur bienfaisance ; je meurs content , puisqu'ils ont oublié ma faute , puisqu'ils daignent me rouvrir leurs bras , m'assurer qu'ils me pardonnent . . Sénateurs , vous vous attendrissez . . Ah ! ne repoussez point un mouvement que doit vous accorder l'équité : elle a ses bornes , & la na-

ture n'en a point; laissez-la triompher cette maîtresse des cœurs; la véritable vertu (*) bannit la dureté. Si Dieu n'était que juste, il ne pardonnerait pas; il ne ferait pas Dieu; sa clémence, sa bonté, voilà son plus bel attribut, le premier rayon de son essence immortelle; vous êtes ses images sur la terre. (Il se prosterne devant les juges.) L'humanité avec moi embrasse vos genoux, elle y rapporte les larmes de Ménécrate, &... le voici lui-même: approchez, ô mon ami, approchez, venez défarmer la justice; que la pitié l'emporte!

Ce vieillard, en effet, paraît, suivi de Cydipe, qui tenait dans ses bras son enfant couronné d'un rameau de cyprès, & couvert d'une robe de deuil: la beauté de cet enfant, celle de sa mere, que la douleur ren-

(*) Que Cicéron la connaissait bien cette vertu qui doit se concilier avec l'humanité plutôt que de l'effaroucher, & de s'élever contre le sentiment! *Neque enim, dit ce grand homme dans son dialogue de l'amitié, sunt isti audiendi qui virtutem duram & quasi ferream esse volunt.* Plus loin dans le même ouvrage: *Non est enim inhumana virtus, immunis, neque superba.* Voilà la saine philosophie, & de ces préceptes que tous les hommes doivent retenir.

daît encore plus touchante , ce spectacle détermine l'intérêt qu'avait produit le discours de Zénothémis ; il prend avec transport son fils d'entre les bras de son épouse , le présente aux juges : — Sénateurs , jetez les yeux sur cette innocente créature : ses premiers accens sollicitent votre compassion en faveur de son malheureux aïeul ; ses premières larmes coulent pour lui , & intercedent sa grace ... la lui refuserez-vous ?

On aurait dit que le fils de Zénothémis était inspiré par son pere ; il agitait ses bras caressans , semblait les tendre aux magistrats ; il leur fourrait avec ce charme ingénu auquel la nature a prêté tant de pouvoir ; Cydipe versait des larmes ; tout cede à cet heureux artifice employé par Zénothémis. Ménécrate allait parler : on se leve ; on n'entend qu'un cri qui s'échappe du milieu des pleurs , & dont retentit la salle : grace ! grace ! que Ménécrate reprenne sa place au sénat ! On court à lui : on s'empresse de l'amener comme en triomphe ; on le fait asseoir sur le siege qu'il avait occupé. Plusieurs de l'assemblée se précipitent à ses pieds , en s'écriant : c'est à vous de nous pardonner ; nous avons eu la lâcheté d'être les organes de la calomnie ; Myfias nous avait infectés de ses poisons ; nous détestons hautement notre crime ; décidez la

punition que nous devons subir. Ménécrate les embrasse, les presse contre son sein : il ne peut que pleurer à son tour, & proférer ces mots attendrissans : j'emporterai donc au tombeau les bontés de ma patrie ! Les sénateurs le proclament un des trois présidens ; il succombait sous l'excès de la reconnaissance, & était penché sur sa fille & sur Zénothémis qui l'arrosaient de leurs larmes, & élevaient leur enfant jusqu'à lui pour le caresser. Jamais l'empire du sentiment ne s'était plus manifesté ; c'était un jour de victoire pour l'amitié, & pour la nature. On apprit que Mysias s'était tué, & qu'on l'avait trouvé baigné dans son sang ; son fils se bannit lui-même de Marseille, en déclarant que tous ses discours sur Cydipe étaient l'ouvrage de la calomnie. Tout reconnut & attesta la vérité. Ménécrate vécut assez pour goûter la douceur qui suit le triomphe de la vertu ; il eut la consolation d'expirer dans les bras de ses enfans. Pour Zénothémis, il acquit une gloire aussi pure qu'éclatante : on le citait comme le modèle de l'amitié & de la bienfaisance : on le nomma *le plus sensible des hommes*. Que les titres sont flatteurs quand c'est le sentiment qui les donne, & non l'intérêt & l'adulation ! L'orgueil & l'oubli des bienfaits ne corrompirent point le bonheur

80 JOURNAL HELVÉTIQUE.

de Zénothémis; il conserva sa reconnaissance & son attachement à la mémoire de la niece d'Hermogene ; il obtint de la république qu'elle lui élevât à ses frais une statue près de celle d'Hémithée (*) ; il prononça même en son honneur un panégyrique que l'on admira comme l'ouvrage du sentiment ; le nom d'Agathée fut par ses soins inscrit au rang des noms célèbres dont se glorifiait Marseille. Zénothémis jouit long-tems du bonheur d'être l'homme le plus vertueux & le plus estimé ; sa mort fut celle du sage , la fin d'une vie remplie de belles actions , dont le souvenir est , en quelque sorte , une nouvelle existence bien plus durable & bien plus précieuse que la première ; son ame se dé-

(*) Hémithée , Marseilloise , mariée à Marfidius du même pays , eut le malheur d'inspirer la violente passion à un jeune homme qui l'avait vue dans une fête publique ; il saisit le moment favorable où cette femme se trouvait seule , & voulut satisfaire ses desirs criminels ; Hémithée se lança sur l'épée qu'il portait , & expira , en disant qu'elle aimoit mieux s'arracher la vie , que de manquer à la foi conjugale. Marfidius arrivé sur ces entrefaites , & informé de cette horrible catastrophe , courut se percer de la même épée sur le corps sanglant de son épouse.

veloppa

veloppa toute entiere dans ses dernieres paroles à son fils : (*) souvenez-vous, ô mon cher enfant, lui dit-il, qu'il n'y a point d'autres plaisirs que ceux que procure la vertu. Il demanda par son testament, que ses cendres fussent réunies à celles de la niece d'Hermogene : le sénat remplit fidèlement ses volontés, & le peuple crut observer que l'urne tressaillit quand on y déposa les cendres de Zénothémis.

II. *Lettre de M. GODIN DES ODONNAIS à M. DE LA CONDAMINE, sur son retour par le fleuve des Amazones.*

MONSIEUR. Vous me demandez une relation du voyage de mon épouse par le fleuve des Amazones, la même route que

(*) Cicéron, dans ce même dialogue de l'amitié qu'on vient de citer, a dit : *Nihil est enim amabilius virtute*. Qu'il me soit permis, en passant, d'observer qu'aucun ancien ne fait plus aimer l'honnêteté que ce grand homme qu'on ne lit point encore assez. Quelle latinité pure ! & que c'est une effusion touchante d'une ame pénétrée de l'amour de l'humanité & de la saine morale ! On ne saurait trop l'avoir entre les mains ; il nous apprend nos devoirs, & toute l'élégance de la plus belle langue qui ait existé après la langue grecque.

j'ai suivie après vous. Les bruits confus qui vous font parvenus des dangers auxquels elle s'est vue exposée, & dont elle a seule échappé, augmentent votre curiosité. J'avais résolu de n'en parler jamais; tant le souvenir m'en est douloureux; mais le titre de votre ancien compagnon de voyage, titre dont je me fais honneur, la part que vous prenez à ce qui nous regarde, & les marques d'amitié que vous nous donnez, ne me permettent pas de refuser de vous satisfaire.

Nous débarquâmes à La Rochelle le 26 juin dernier (1773), après 65 jours de traversée, ayant appareillé de Cayenne le 21 avril. A notre arrivée, je m'informai de vous, & j'appris, avec déplaisir, que vous n'étiez plus depuis 4 ou 5 mois; ma femme & moi vous donnâmes des larmes, que nous avons essuyées avec toute la joie possible, en reconnaissant qu'à La Rochelle, on lit moins les journaux littéraires & les nouvelles des académies, que les gazettes de commerce. Recevez, monsieur, notre félicitation, ainsi que Mme. de la Condamine, à qui nous vous prions de faire agréer nos respects.

Vous vous souviendrez que la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, en 1742, lorsque vous partîtes de Quito, je vous dis que je prendrais la même route que vous alliez suivre, celle du fleuve des Ama-

zones, soit par le desir que j'avois de connaître cette route, soit pour procurer à mon épouse la voie la plus commode pour une femme, en lui épargnant un long voyage par terre, dans un pays de montagnes, où les mules sont l'unique voiture. Vous eûtes l'attention, en descendant le fleuve des Amazones, de donner avis dans les missions espagnoles & portugaises établies sur ses bords, qu'un de vos camarades devait vous suivre, & ils n'en avaient pas perdu le souvenir, plusieurs années après votre départ. Mon épouse desirait beaucoup de venir en France; mais ses grossesses fréquentes ne me permettaient pas de l'exposer, pendant les premières années, aux fatigues d'un si long voyage. Sur la fin de 1748, je reçus la nouvelle de la mort de mon pere; & voyant qu'il m'était indispensable de mettre ordre à des affaires de famille, je résolus de me rendre à Cayenne seul, en descendant le fleuve, & de tout disposer pour faire prendre commodément la même route à ma femme. Je partis en mars 1749, de la province de Quito, laissant mon épouse grosse; j'arrivai en avril 1750, à Cayenne; j'écrivis aussitôt à M. Rouillé, alors ministre de la marine, & le priai de m'obtenir des passeports & des recommandations de la cour de Portugal, pour remonter l'Amazone, aller chercher ma fa-

84 JOURNAL HELVETIQUE.

mille, & l'amener par la même route. Un autre que vous, monsieur, serait surpris que j'aie entrepris si lestement un voyage de 1500 lieues, uniquement pour en préparer un autre; mais vous savez que dans ce pays-là, les voyages exigent moins d'appareil & moins de dépenses qu'en Europe. Ceux que j'avais faits depuis 12 ans, en reconnaissant le terrain de la méridienne de Quito, en posant des signaux sur les plus hautes montagnes, en allant & en revenant de Carthagene, m'avaient aguerri. De plus, dans l'espérance d'obtenir l'agrément de la cour de Lisbonne pour une navigation interdite aux étrangers, je pouvais avoir des vues particulières, dont le détail serait ici déplacé. Je profitai de cette occasion pour envoyer plusieurs morceaux d'histoire naturelle au cabinet du jardin du roi, entr'autres la graine de *false-pareille*, la *butua* dans ses cinq espèces, & une grammaire imprimée à Lima, de la langue des Incas, dont je faisais présent à M. de Buffon, de qui je n'ai reçu aucune réponse. Par celle dont M. Rouillé m'honora, j'appris que S. M. trouvait bon que MM. les gouverneurs & intendans de Cayenne me donnassent des recommandations pour le gouverneur du Para. Je vous écrivis alors, monsieur, & vous eûtes la bonté de solliciter mes passeports; vous m'en-

voyâtes aussi une lettre de recommandation
 de M. le commandeur de la Cerda , ministre
 de Portugal en France , pour le gouverneur
 du Para , & une lettre de M. l'abbé de la
 Ville , qui vous marquait que mes passeports
 étaient expédiés à Lisbonne , & envoyés au
 Para. J'en demandai des nouvelles au gou-
 verneur de cette place , qui me répondit n'en
 avoir aucune connaissance ; je répétai mes
 lettres à M. Rouillé , qui ne se trouva plus
 dans le ministère. Depuis ce tems , j'ai sol-
 licité 4, 5 & 6 fois chaque année, pour avoir
 les passeports , & toujours infructueusement.
 Plusieurs de mes lettres ont été perdues , ou
 interceptées pendant la guerre ; je n'en puis
 douter , puisque vous avez cessé de recevoir
 les miennes , quoique j'aie continué de vous
 écrire. Enfin , ayant oui dire que M. le comte
 d'Hérouville avait la confiance de M. le duc
 de Choiseul , je m'avifai , les premiers jours de
 1765 , d'écrire au premier , sans avoir l'hon-
 neur d'en être connu ; je lui marquais , en
 peu de mots , qui j'étais , & le suppliais d'in-
 tercéder pour moi auprès de M. de Choiseul ,
 au sujet des passeports si long-tems attendus.
 Je ne puis attribuer qu'aux bontés de ce sei-
 gneur le succès de ma démarche , puisque
 le dixieme mois , à compter du jour de la date
 de ma lettre à M. le comte d'Hérouville , je
 vis arriver à Cayenne une galiotte pontée ,

armée au Para par ordre du roi de Portugal, avec un équipage de 30 rameurs, & commandée par un capitaine de la garnison du Para, chargé de m'y conduire, & du Para, en remontant le fleuve, jusqu'au premier établissement espagnol, pour y attendre mon retour, & me ramener à Cayenne avec ma famille, le tout aux frais de S. M. Très-Fidele; générosité vraiment royale, & même peu commune de la part des souverains. Nous partîmes de Cayenne les derniers jours de novembre 1765, pour aller prendre mes effets à Oyapoc(*), où je résidais. Je tombai malade, même assez dangereusement; M. de Rébello, chevalier de l'ordre de Christ, & commandant de la galiotte portugaise, eut la complaisance de m'attendre six semaines. Voyant enfin, que je n'étais pas encore en état de m'embarquer, & craignant d'abuser de la patience de cet officier, je le priai de se mettre en chemin, en me permettant d'embarquer quelqu'un que je chargerais de mes lettres, & de tenir ma place, pour soigner ma famille au retour. Je jettai les yeux sur le Sr. Trifan Dorcasaval, que je connaissais depuis long-tems, & que je crus propre à remplir mes vues. Le paquet dont

(*) Fort sur la rivière du même nom, à 30 lieues de la ville de Cayenne.

je le chargeai contenait des ordres du pere général des jésuites au provincial de Quito , & au supérieur des missions de Maynas , de faire fournir les canots & équipages nécessaires pour le voyage de mon épouse. La commission dont je chargeais le Sr. Tristan , était uniquement de porter ces lettres au supérieur résident à la Laguna, chef-lieu des missions espagnoles de Maynas, que je priaïs de les faire tenir à Riobamba, afin que mon épouse fût avertie de l'armement fait par ordre du roi de Portugal, à la recommandation du roi de France, pour la conduire à Cayenne. Tristan n'avait d'autre chose à faire, sinon d'attendre à la Laguna la réponse de Riobamba : il partit du poste d'Oyapoc, sur le bâtiment portugais, le 24 janvier 1766; il arriva à Loréto, premier établissement espagnol, en remontant le fleuve, au mois de juillet ou d'août de la même année. Loréto est une mission nouvellement fondée, au-dessous de celle de Pévas, & qui ne l'était pas encore lorsque vous descendîtes la rivière en 1743, ni même lorsque je suivis la même route en 1749, non plus que la mission de Tavatinga, que les Portugais ont aussi depuis fondée, au-dessus de celle de San-Pablo, qui était alors leur dernier établissement en remontant. Pour mieux entendre ceci, il serait bon d'avoir sous les yeux

la carte que vous avez levée du cours de l'Amazone, & celle de la province de Quito, inférées dans votre *Journal historique du voyage à l'équateur* (*). L'officier portugais (M. de Rébello), après avoir débarqué Trifan à Loréto, revint à Tavatinga, suivant les ordres qu'il avait reçus d'y attendre l'arrivée de Mme. Godin; & Trifan, au lieu de se rendre à la Laguna, chef-lieu des missions espagnoles, & d'y remettre mes lettres au supérieur de ces missions, ayant rencontré à Tavatinga un missionnaire jésuite espagnol, nommé le P. Yesquen, qui retournait à Quito, lui remit le paquet de lettres, par une bétise impardonnable, & qui a toute l'apparence de la mauvaise volonté. Le paquet était adressé à la Laguna, à quelques journées de distance du lieu où il se trouvait; il l'envoie à près de 500 lieues au-delà de la Cordelière (**), & il reste dans les missions portugaises, à faire le commerce.

Remarquez qu'outre divers effets dont je l'avais chargé, pour m'en procurer le débit, je lui avais remis plus que suffisamment

(*) De l'imprimerie du Louvre, 1771, & se vend à Paris, chez Panckouke.

(**) La chaîne des hautes montagnes connue sous le nom *Cordelière des Andes*, qui traverse toute l'Amérique méridionale, du nord au sud.

de quoi subvenir aux dépenses du voyage dans les missions d'Espagne.

Malgré sa mauvaise manœuvre, un bruit vague se répandit dans la province de Quito, & parvint jusqu'à Mme. Godin, qu'il était venu non-seulement des lettres pour elle, qui avaient été remises à un P. jésuite; mais qu'il était arrivé dans les missions les plus hautes du Portugal, une barque, armée par ordre de S. M. portugaise, pour la transporter à Cayenne. Son frère, religieux de S. Augustin, conjointement avec le R. P. Térrol, provincial de l'ordre de S. Dominique, firent de grandes instances au provincial des jésuites, pour recouvrer mes lettres. Le jésuite comparut, & dit les avoir remises à un autre; celui-ci se disculpe de la même manière, sur ce qu'il en avait chargé un troisième; mais, quelque diligence qu'on pût faire, le paquet n'a jamais reparu. Je vous laisse à penser l'inquiétude où se trouva ma femme, sans savoir le parti qu'elle avait à prendre. On parlait diversement dans le pays de cet armement: les uns y ajoutaient foi; les autres doutaient de sa réalité. Se déterminer à faire une si longue route, arranger en conséquence ses affaires domestiques, vendre les meubles d'une maison, sans avoir aucune certitude du succès, c'était mettre tout au hasard. Enfin, pour savoir à quoi s'en

tenir, Mme. Godin résolut d'envoyer aux missions un negre d'une fidélité éprouvée. Le negre part avec quelques Indiens de compagnie ; & après avoir fait une grande partie du chemin , il est arrêté , & obligé de revenir chez sa maîtresse , qui l'expédie une seconde fois , avec de nouveaux ordres , & de plus grandes précautions. Le negre retourne, surmonte les obstacles ; il arrive à Loréto ; il voit , & parle à Tristan ; il revient avec la nouvelle que l'armement du roi de Portugal était certain , & que Tristan était à Loréto. Mme. Godin se détermina pour lors à se mettre en chemin ; elle vendit ce qu'elle put de ses meubles , laissa le reste , ainsi que la maison de Riobamba , le jardin , les terres de Gurslen , & un autre petit bien entre Gatté & Maquazo , à son beau-frere. On peut juger du long-tems qui s'écoula depuis le mois de septembre 1766 , que les lettres furent remises au jésuite , par le tems qu'exigerent le voyage de ce pere à Quito , les recherches pour retrouver le paquet passé de main en main , l'éclaircissement des bruits répandus dans la province de Quito , & parvenus à Mme. Godin à Riobamba ; la vente des effets , d'une maison , & les preparatifs d'un si long voyage ; aussi ne put-elle partir de Riobamba , 40 lieues au sud de Quito , que le premier octobre 1769.

Le bruit de l'armement portugais s'était étendu jusqu'à Guayaquil, & sur les bords de la mer du Sud, puisque le Sr. Roche, médecin français, qui revenait du haut Pérou, & qui allait à Panama & Portobello chercher un embarquement pour passer à S. Dominique, ou à la Martinique, ou du moins à la Havane, & de-là en Europe, ayant fait échelle dans le golfe du Guayaquil, à la pointe Sainte-Hélène, apprit qu'une dame de Riobamba se disposait à partir pour le fleuve des Amazones, & s'y embarquer sur un bâtiment armé par ordre du roi de Portugal, pour la conduire à Cayenne. Il changea aussitôt de route, remonta la rivière de Guayaquil, & vint à Riobamba, demander à Mme. Godin qu'elle voulût bien lui accorder passage, lui promettant qu'il veillerait sur sa santé, & qu'il aurait pour elle toutes sortes d'attentions. Elle lui répondit d'abord qu'elle ne pouvait pas disposer du bâtiment qui était venu la chercher. Le Sr. Roche eut recours aux deux frères de Mme. Godin, qui firent tant d'instances à leur sœur, en lui représentant qu'un médecin pouvait lui être utile dans une si longue route, qu'elle consentit à l'admettre dans sa compagnie. Ses deux frères, qui partaient aussi pour l'Europe, ne balancerent pas à suivre leur sœur, pour se rendre plus promptement, l'un à Rome, où

les affaires de son ordre l'appelaient, l'autre en Espagne, pour les affaires particulières. Celui-ci amenait un fils de 9 à 10 ans, qu'il voulait faire élever en France. M. de Grand-Maison, mon beau-père, avait déjà pris les devants, pour tout disposer sur la route de sa fille, jusqu'au lieu de l'embarquement. Au-delà de la grande Cordelière, il trouva d'abord des difficultés de la part du président & capitaine-général de la province de Quito. Vous savez, monsieur, que la voie de l'Amazone est prohibée par le roi d'Espagne; mais ces difficultés furent bientôt levées. J'avais apporté, à mon retour de Carthagène, où j'avais été envoyé en 1740 pour les affaires de notre compagnie, un passeport du vice-roi de Santa-Fé (don Sébastien de Esfaba), qui nous laissait la liberté de prendre la route qui nous paraîtrait la plus convenable. Aussi le gouverneur espagnol de la province de Maynas & d'Omaguas, prévenu de l'arrivée de mon épouse, eut la politesse d'envoyer à sa rencontre un canot chargé de vivres & de rafraichissemens, qui l'atteignit à peu de distance de la peuplade d'Omaguas: mais quelles traverses, quelles horreurs devaient précéder cet heureux moment! Partie de Riobamba, lieu de sa résidence, le 29 octobre, avec son escorte, elle mit huit à dix jours à se rendre à Cané-

los, lieu de l'embarquement sur la petite riviere de Bobonaza, qui tombe dans celle de Pastaza, & celle-ci dans l'Amazone. M. de Grand'-Maison, qui les avait précédés de trois semaines, avait trouvé le village de Canélos peuplé de ses habitans, & s'était aussi-tôt embarqué dans un canot, pour donner avis de l'arrivée de sa fille dans tous les lieux de son passage; & comme il la savait accompagnée de ses freres, d'un médecin, de son negre & de trois domestiques mulatresses, ou indiennes, il avait continué sa route jusqu'aux missions portugaises. Dans cet intervalle, une épidémie de petite-vérole, maladie que les Européens ont portée en Amérique, & plus funeste aux Indiens que la peste, qu'ils ne connaissent pas, ne l'est au Levant, avait fait désertter tous les habitans du village de Canélos, en voyant mourir ceux que cé mal avait attaqués; les autres s'étaient dispersés au loin dans les bois, où chacun d'eux avait son abattis (c'est leur maison de campagne). Ma femme était partie de Riobamba avec une escorte de 31 Indiens, pour la porter elle & son bagage. Vous savez que ce chemin, le même qu'avait pris don Pedro Maldonado, aussi parti de Riobamba pour se rendre à la Laguna, où vous vous étiez donné rendez-vous; que ce chemin, dis-je, n'est pas praticable, même

pour des mulets ; que les hommes en état de marcher , le font à pied , & que les autres se font porter. Les Indiens que Mme. Godin avait amenés , & qui étaient payés d'avance, suivant la mauvaise coutume du pays , à laquelle la méfiance, quelquefois bien fondée, de ces malheureux a donné lieu, à peine arrivés à Canélos, retournerent sur leurs pas, soit par la crainte du mauvais air , soit de peur qu'on ne les obligeât de s'embarquer, eux qui n'avaient jamais vu un canot que de loin. Il ne faut pas même chercher de si bonnes raisons pour excuser leur désertion; vous savez, monsieur, combien de fois ils nous ont abandonnés sur nos montagnes , sans le moindre prétexte, pendant le cours de nos opérations. Quel parti pouvait prendre ma femme dans cette circonstance ? Quand il lui eût été possible de rebrousser chemin , le desir d'aller joindre cette barque disposée pour la recevoir par ordre de deux souverains , celui de revoir un époux après vingt ans d'absence, lui firent braver tous les obstacles , dans l'extrémité où elle se voyait réduite.

Il ne restait dans le village que deux Indiens échappés à la contagion ; ils étaient sans canot ; ils promirent de lui en faire un, & de la conduire à la mission d'Andoas , environ 12 journées plus bas en descendant la rivière de Bobonaza , distance qu'on peut

estimer à 140 ou 150 lieues. Elle les paie d'avance. Le canot achevé, ils partent tous de Canélos. Ils naviguent deux jours; on s'arrête pour passer la nuit. Le lendemain matin, les deux Indiens avaient disparu. La troupe infortunée se rembarque sans guides, & la première journée se passe sans accident. Le lendemain, sur le midi, ils rencontrent un canot, arrêté dans un petit port voisin d'un carbet (*). Ils y trouvent un Indien convalescent, qui consentit d'aller avec eux, & de tenir le gouvernail. Le 3^e jour, voulant ramasser le chapeau du Sr. Roche, qui était tombé à l'eau, l'Indien y tombe lui-même; il n'a pas la force de gagner le bord, & se noie. Voilà le canot dénué de gouvernail, & conduit par gens qui ignoraient la moindre manœuvre; aussi fut-il bientôt inondé; ce qui les obligea de mettre à terre, & d'y faire un carbet; ils n'étaient plus qu'à 5 ou 6 journées d'Andoas. Le Sr. Roche offrit d'y aller, & partit avec un autre Français de sa compagnie, & le fidele negre de Mme. Godin. Le Sr. Roche eut grand soin d'emporter ses effets. J'ai reproché depuis à mon épouse de n'avoir pas envoyé aussi un de ses freres avec

(*) C'est le nom qu'on donne dans nos colonies aux feuillées qui servent d'habitation aux sauvages, & d'abri aux voyageurs. Les Espagnols les nomment *rancho*.

le Sr. Roche, chercher du secours à Andoas ; elle m'a répondu que ni l'un ni l'autre de ses freres n'avaient voulu se rembarquer dans le canot, après l'accident qui leur était arrivé. Le Sr. Roche, en partant, avait promis à Mme. Godin & à ses freres, que sous 15 jours ils recevraient un canot & des Indiens. Au lieu de 15 jours, ils en attendirent 25 ; & ayant perdu l'espérance à cet égard, ils firent un radeau, sur lequel ils se mirent, avec quelques vivres & quelques effets. Ce radeau, mal conduit aussi, donna sur un bois caché entre deux eaux, & tourna. Effets perdus, & tout le monde à l'eau. Personne ne périt, grace au peu de largeur de la riviere en cet endroit. Mon épouse, après avoir plongé deux fois, fut sauvée par ses freres. Réduits à une situation plus triste encore que la premiere, ils résolurent tous de suivre à pied le bord de la riviere. Quelle entreprise ! Vous savez, monsieur, que les bords de toutes ces rivières sont garnis d'un bois fourré d'arbustes, d'herbes, de plantes très-hautes, & de lianes, où l'on ne peut se faire jour que la hache à la main, en perdant beaucoup de tems. Ils retournent à leur carbet, prennent les vivres qu'ils y avaient laissés, & se mettent en route à pied ; ils s'apperçoivent, en suivant le bord de la riviere, que ses sinuosités alongent beaucoup
leur

leur chemin ; ils entrent dans les bois pour les éviter ; & , peu de jours après , ils s'y perdent. Fatigués de tant de marches , dans l'âpreté d'un taillis si incommode pour ceux même qui y sont faits , blessés aux pieds par les ronces & les épines , leurs vivres finis , pressés par la soif , ils n'avaient d'autre ressource que quelques graines sauvages , & des choux palmistes. Enfin , épuisés par la sueur & la lassitude , les forces leur manquant , ils succombent ; ils s'assèyent , & ne peuvent plus se relever. Là , ils attendent leur dernier moment : en trois ou quatre jours , ils expirèrent l'un après l'autre. Mon épouse , étendue à côté de ses freres & de ces autres cadavres , resta deux fois 24 heures étourdie , égarée , anéantie , & cependant tourmentée d'une soif ardente : enfin la Providence , qui voulait la conserver , lui donna le courage & la force de se traîner , & d'aller chercher le salut qui l'attendait. Elle se trouvait sans chaufsure , demi-nue ; deux mantilles , & une chemise en lambeaux par les ronces , couvraient à peine son corps ; elle coupa les fouliers de ses freres , & s'en attacha les semelles aux pieds. Ce fut environ du 29 au 30 décembre 1769 , que cette troupe infortunée périt , au nombre de sept personnes ; j'en juge par des dates postérieures bien constatées , & sur ce que la seule victime

échappée à la mort, m'a dit que ce fut huit jours après avoir quitté le lieu où elle avait vu ses freres & ses domestiques rendre les derniers sours, qu'elle parvint au bord du Bobonaza. Il est fort vraisemblable que ce tems lui parut plus long qu'il ne le fut en effet; mais quand elle se ferait trompée de moitié, par quel nouveau prodige, dans cet état d'épuisement & de disette, une femme délicatement élevée, réduite à cette extrémité, put-elle conserver sa vie, ne fût-ce que quatre jours? Le souvenir du long & affreux spectacle dont elle avait été témoin, l'horreur de la solitude & de la nuit dans un désert, la frayeur de la mort, toujours présente à ses yeux, & que chaque instant devait redoubler, avaient fait sur elle une telle impression, que ses cheveux noirs étaient blanchis. Le second jour de sa marche, elle avait trouvé de l'eau, & les jours suivans, quelques œufs de perdrix, qu'elle ne connaissait pas, & qu'à peine elle put avaler, tant l'œsophage était retiré par la privation des alimens pendant plusieurs jours. Ceux que le hasard lui fit rencontrer, suffirent pour sustenter son squelette. Il était tems que le secours qui lui était réservé, parût.

Si vous lisez dans un roman, qu'une femme délicate, accoutumée à jouir de toutes les commodités de la vie, précipitée dans

une rivière, retirée à demi-nayée, s'enfonce, elle huitieme, dans un bois épineux, sans route, y marche plusieurs jours, se perd, souffre la faim, la soif, la fatigue jusqu'à l'épuisement, voit expirer ses deux freres, beaucoup plus robustes qu'elle, un neveu à peine sorti de l'enfance, trois jeunes femmes ses domestiques, un jeune valet du médecin qui avait pris le devant; qu'elle survit à cette catastrophe; que, restée seule deux jours & deux nuits entre ces cadavres, dans un canton peuplé de tigres & de serpens très-dangereux (*), sans rencontrer un seul de ces animaux; qu'elle se releve, se remet en chemin, couverte de lambeaux teints de son sang, croit avoir marché sept jours en cet état: vous accuseriez l'auteur du roman de manquer à la vraisemblance; mais un historien ne doit à son lecteur que la simple vérité. Tous ces désastres ne seraient point arrivés, si le Sr. Tristan n'eût pas été un commissionnaire infidele: si, au lieu de s'arrêter dans les missions portugaises, il avait

(*) J'ai vu dans ces quartiers des *onces*, sorte de tigres noirs des plus féroces. Ces mêmes bois abondent en serpens de l'espece la plus venimeuse, tels que le serpent à sonnette, le coral, le fameux bulalao, qu'on nomme à Cayenne *serpent grage*.

porté mes lettres au supérieur des missions espagnoles de la Laguna, mon épouse eût trouvé, comme son beau-pere, trois semaines plutôt, le village de Canélos peuplé d'Indiens, & un canot prêt pour continuer la route.

Ce fut donc le huitieme jour, suivant le compte de Mme. Godin, qu'après avoir quitté le lieu de la scene funeste, elle se retrouva sur les bords du Bobonaza. A la pointe du jour, elle entendit du bruit à 200 pas d'elle. Un premier mouvement de frayeur la fit d'abord se renfoncer dans le bois; mais, faisant réflexion que rien ne pouvait lui arriver de pire que son état actuel, & qu'elle n'avait par conséquent rien à craindre, elle reprit le bord, & vit deux Indiens qui poussaient un canot à l'eau; ils l'aperçurent aussi, vinrent à elle; elle les conjura de la conduire à Andoas. Ces Indiens, retirés depuis long-tems de Canélos avec leurs femmes, pour fuir la contagion de la petite-vérole, venaient d'un abattis qu'ils avaient au loin, & descendaient à Andoas: ils reçurent mon épouse avec des témoignages d'affection, la soignerent, & la conduisirent à ce village. Elle aurait pu s'y arrêter quelques jours pour se reposer, & l'on peut juger qu'elle en avait grand besoin; mais indignée du procédé du missionnaire, à la merci du-

quel elle se voyait livrée, & avec lequel, pour cette raison même, elle se vit obligée de dissimuler, elle ne voulut pas prolonger son séjour à Andoas, & n'y eût pas même passé la nuit, si cela eût dépendu d'elle.

Il venait d'arriver une grande révolution dans les missions de l'Amérique espagnole dépendantes de Lima, de Quito, de Charcas & du Paraguay, desservies & fondées par les jésuites depuis un & deux siècles. Un ordre imprévu de la cour de Madrid les avait expulsés de tous leurs collèges & de leurs missions; ils avaient tous été arrêtés, embarqués, & envoyés dans les états du pape. Cet événement n'avait pas causé plus de trouble que n'eût fait le changement d'un vicaire de village. Les jésuites avaient été remplacés par des prêtres séculiers; tel était celui qui remplissait les fonctions de missionnaire à Andoas, & dont je cherche à oublier le nom. Mme. Godin, dénuée de tout, & ne sachant comment témoigner sa reconnaissance aux deux Indiens qui lui avaient sauvé la vie, se souvint qu'elle avait au col, suivant l'usage du pays, deux chaînes d'or, du poids d'environ quatre onces; elle en donna une à chaque Indien, qui crut voir les cieux ouverts; mais le missionnaire, en sa présence même, s'empara des deux chaînes, & les remplaça, en donnant aux Indiens trois ou

quatre aunes de cette grosse toile de coton fort claire que vous savez qui se fabrique dans le pays, & qu'on nomme *tucuyo*. Ma femme fût si outrée de cette inhumanité, qu'elle demanda à l'instant même un canot & un équipage, & partit dès le lendemain pour la Laguna. Une Indienne d'Andoas lui fit présent d'un jupon de coton, qu'elle conserve précieusement, ainsi que les semelles des souliers de ses freres, dont elle s'était fait des sandales; triste monument, qui m'est devenu cher, ainsi qu'à elle!

Pendant qu'elle errait dans les bois, son fidele negre remontait la riviere, avec les Indiens d'Andoas, qu'il amenait à son secours. Le Sr. Roche, plus occupé de ses affaires personnelles, que de presser l'expédition d'un canot qui devait sauver la vie à ses bienfaiteurs, à peine arrivé à Andoas, en était parti avec son camarade & son bagage, & s'était rendu à Omaguas. Le negre, arrivé au carbet où il avait laissé sa maîtresse & ses freres, suivit leur trace dans les bois avec les Indiens du canot, jusqu'à la rencontre des corps morts, déjà infects & méconnaissables. A cet aspect, persuadé qu'aucun n'avait échappé à la mort, le negre & les Indiens reprirent le carbet, recueillirent tout ce qu'on y avait laissé, & revinrent à Andoas, avant que ma femme y fût arrivée. Le negre!

à qui il ne restait plus de doute sur la mort de sa maîtresse, alla trouver le Sr. Roche à Omaguas, & lui remit tous les effets dont il s'était chargé. Celui-ci n'ignorait pas que M. de Grand'-Maison, arrivé à Loréto, y attendait ses enfans avec impatience : une lettre de Tristan, que j'ai entre les mains, prouve même que mon beau-pere, informé de l'arrivée du negre^e Joachim, recommandait à Tristan de l'aller chercher, & de le lui amener ; mais ni Tristan, ni le Sr. Roche ne jugerent à propos de satisfaire mon beau-pere ; & loin de se conformer à son desir, le Sr. Roche, de son autorité, renvoya le negre à Quito, en gardant les effets qu'il avait rapportés.

Vous savez, monsieur, que la Laguna n'est pas située sur le bord de l'Amazone, mais à quelques lieues, en remontant le Guallaga, l'une des grandes rivières qui grossissent ce fleuve de leurs eaux. Joachim, congédié par le Sr. Roche, n'eut garde d'aller chercher à la Laguna sa maîtresse, qu'il croyait morte ; il retourna à Quito : ce negre est perdu pour elle & pour moi. Vous n'imaginerez pas quelle raison m'a depuis alléguée le Sr. Roche, pour se disculper d'avoir renvoyé un domestique fidele, & qui nous était si nécessaire. Je craignais, me dit-il, qu'il ne m'assassinât. Qui pouvait, lui repliquai-je, vous

donner un tel soupçon d'un homme dont vous connaissiez le zèle & la fidélité? Si vous craigniez qu'il ne vous vît de mauvais œil, & qu'il ne vous imputât la mort de sa maîtresse, que ne l'envoyiez-vous à son père, qui le réclamait, & qui n'était pas loin de vous? Que ne le fessiez-vous au moins mettre aux fers? Vous étiez chez le gouverneur d'Omaguas, qui vous aurait prêté main-forte.

Pendant ce tems, Mme. Godin, avec le canot & les Indiens d'Andoas, était arrivée à la Laguna, où elle fut reçue avec toute l'affabilité possible, par le docteur Roméro, nouveau supérieur des missions, qui, par ses bons traitemens pendant environ six semaines qu'elle y séjourna, n'oublia rien pour rétablir sa santé fort altérée, & pour la distraire du souvenir de ses malheurs. Le premier soin du docteur Roméro fut de dépêcher un exprès au gouverneur d'Omaguas, pour lui donner avis de l'arrivée de Mme. Godin, & de l'état de langueur où elle se trouvait. Sur cette nouvelle, le Sr. Roche, qui lui avait promis tous ses soins, ne put se dispenser de la venir trouver; il arriva sur le canot que ramenait l'exprès du docteur Roméro, & rapporta à Mme. Godin quatre assiettes d'argent, une jupe de velours, quelques linges & nipes, tant à elle qu'à ses frères, en ajoutant que tout le reste était pourri;

il oubliait que des bracelets d'or, que des tabatieres, des reliquaires d'or, & des pendans d'oreilles d'émeraudes ne pourrissaient point, & que l'argenterie des deux freres était dans le même cas. Si vous m'aviez ramené mon negre, ajouta Mme. Godin, je saurais de lui ce qu'il a fait des effets qu'il a dû trouver dans le carbet : à qui voulez-vous que j'en demande compte ? Allez, monsieur, il ne m'est pas possible d'oublier que vous êtes l'auteur de mes malheurs & de mes pertes ; prenez votre parti ; je ne puis plus vous garder en ma compagnie. Mon épouse n'était que trop bien fondée ; mais les instances du docteur Roméro, à qui elle n'avait rien à refuser, & qui lui représenta que, si elle abandonnait le Sr. Roche, il ne saurait plus que devenir, triompherent de sa répugnance, & elle consentit enfin à lui permettre de la suivre.

Quand Mme. Godin fut un peu rétablie, M. Roméro écrivit au gouverneur d'Omaguas qu'elle était hors de danger, & qu'il eût à lui envoyer Tristan, pour la conduire à Loréto. Il marquait, par cette même lettre, au gouverneur, qu'il avait représenté à Mme. Godin, dont il louait le courage & la piété, qu'elle ne faisait que commencer un long voyage, quoiqu'elle eût déjà fait 300 lieues ; qu'il lui en restait trois ou quatre fois autant

jusqu'à Cayenne ; qu'à peine échappée à la mort, elle allait s'exposer à de nouveaux dangers. Il ajoutait qu'il lui avait offert de la faire reconduire en toute sûreté à Rio-bamba, son domicile ; mais qu'elle lui avait répondu qu'elle était étonnée de la proposition qu'il lui faisait ; que Dieu l'avait préservée seule des périls où tous les siens avaient succombé ; qu'elle n'avait d'autre desir que de rejoindre son mari ; qu'elle ne s'était mise en route qu'à cette intention, & qu'elle croirait contrarier les vues de la Providence, en rendant inutile l'assistance qu'elle avait reçue de ces deux chers Indiens & de leurs femmes, ainsi que tous les secours que lui-même M. Roméro lui avait prodigués ; qu'elle leur devait la vie à tous, & que Dieu seul pouvait les récompenser. Ma femme m'a toujours été chère ; mais de pareils sentimens m'ont fait ajouter le respect à ma tendresse pour elle. Tristan n'arrivant point, M. Roméro, après l'avoir attendu inutilement, forma un équipage, arma un canot, & donna ordre de conduire Mme. Godin à bord du bâtiment du roi de Portugal, sans s'arrêter en aucun endroit.

Le commandant portugais, M. de Rébel-lo, en ayant eu avis, fit armer une pirogue commandée par deux de ses soldats, & munie de rafraîchissemens, avec ordre d'aller

à la rencontre de Mme. Godin. Ils la joignirent au village de Pévas. M. de Rébello, pour remplir plus exactement encore les ordres du roi son maître, fit remonter, avec beaucoup de peine, son bâtiment, en doublant les rameurs, jusqu'à la mission espagnole de Loréto, où il reçut à son bord mon épouse, qui m'a assuré que depuis ce moment jusqu'à Oyapoc, pendant le cours de plus de 600 lieues, rien ne lui manqua pour les commodités les plus recherchées, ni pour la chère la plus délicate, à quoi elle ne pouvait s'attendre, & qui n'a peut-être pas d'exemple dans une semblable navigation : provision de vins & de liqueurs pour elle, dont elle ne fait aucun usage ; abondance de gibier & de poisson, au moyen de deux canots qui prenaient le devant de la galiotte. M. le gouverneur du Para avait envoyé des ordres dans la plupart des postes, & de nouveaux rafraîchissemens.

J'oubliais de vous dire que les souffrances de mon épouse n'étaient pas finies ; elle avait le pouce de la main droite en fort mauvais état. Les épines qui y étaient restées dans le bois, & qu'on n'avait encore pu extirper, avaient formé un abcès ; le tendon de l'os même était endommagé ; on parlait de couper le pouce. Cependant, à force de soins & de topiques, elle en fut quitte pour

les douleurs de l'opération, par laquelle on lui tira quelques esquilles à San-Pablo, & pour la perte de l'articulation du pouce.

La galiotte continua sa route, & aborda à la forteresse de Curupa, que vous connaissez, deux journées environ au-dessus du Para. M. de Martel, chevalier de l'ordre de Christ, major de la garnison du Para, y arriva le lendemain, par ordre du gouverneur, pour prendre le commandement de la galiotte, & conduire Mme. Godin au fort d'Oyapoc. Peu après le débouquement du fleuve, dans un endroit de la côte où les courans sont très-violens, il perdit une de ses deux ancres; & comme il y eût eu de l'imprudence à s'exposer avec une seule, il envoya sa chaloupe à Oyapoc, chercher du secours, qui lui fut envoyé aussi tôt. Sur cet avis, je me hâtai d'aller à sa rencontre; je l'atteignis le 4^e jour, par le travers de Mayacaré; & ce fut sur son bord, qu'après 20 ans d'absence, d'alarmes, de traverses & de malheurs réciproques, je rejoignis une épouse chérie, que je ne me flattais plus de revoir. J'oubliai dans ses embrassemens la perte des fruits de notre union; je m'en félicite même, puisqu'une mort prématurée les a préservés du sort funeste qui les attendait, ainsi que leurs oncles, dans les bois de Canélos, sous les yeux de leur mère, qui n'aurait pas sur-

vécu à cet horrible spectacle. Nous mouillâmes à Oyapoc le 22 juillet 1770. Je trouvais dans M. de Martel un officier aussi distingué par ses connoissances que par les avantages extérieurs ; il possède presque toutes les langues de l'Europe, & pourrait briller sur un plus grand théâtre que le Para ; il est d'origine française, de l'illustre famille dont il porte le nom. J'eus le plaisir de le posséder pendant 15 jours à Oyapoc, où M. de Piedmont, gouverneur de Cayenne, à qui je donnai avis de son arrivée par un exprès, dépêcha aussi-tôt un bateau chargé de provisions & de rafraichissemens. On donna au bâtiment portugais une carene, dont il avait besoin, & une voilure propre à remonter la côte contre les courans. M. le commandant d'Oyapoc donna aussi à M. de Martel un pilote-côtier, pour l'accompagner jusqu'au débouquement de l'Amazone, & je me proposais de le conduire jusques-là ; mais il ne me permit pas de le suivre plus loin que le cap d'Orange. Je le quittai avec tous les sentimens que m'avaient inspiré, ainsi qu'à mon épouse, ses procédés nobles & les attentions particulieres qu'elle avait éprouvées de cet officier & de sa généreuse nation.

De retour à Oyapoc, & ensuite à Cayenne, il ne me manquait plus que d'avoir un procès : je l'ai gagné bien inutilement. Tristan

me demandait le salaire que je lui avais promis, de 60 livres par mois, & il prétendait qu'il lui était dû trois ans. J'offrais de lui payer 18 mois, qui étaient le tems au plus qu'aurait duré son voyage, s'il eût exécuté sa commission. Un arrêt du conseil supérieur de Cayenne, du 7 janvier dernier, a condamné le Sr. Trifan à me rendre compte de 7 à 8 mille francs-d'effets que je lui avais remis, déduction faite de la somme de 1080 liv. que je lui avais offerte pour 18 mois du salaire entre nous convenu; mais ce malheureux, après avoir abusé de ma confiance, après avoir causé la mort de huit personnes, & les infortunes de mon épouse, après avoir dissipé tout le produit des effets que je lui avais confiés, & qui étaient le fruit de mon travail & de mon économie pendant douze ans de séjour à Cayenne, restait insolvable; & je n'ai pas cru devoir augmenter mes pertes, en le nourrissant en prison.

Je crois, monsieur, avoir satisfait à ce que vous desiriez; les détails où je viens d'entrer m'ont beaucoup coûté, en me rappelant de douloureux souvenirs. Le procès contre Trifan, & les maladies de ma femme depuis son arrivée à Cayenne, qui n'étaient que la suite de ce qu'elle avait souffert, ne m'ont pas permis de l'exposer plutôt que cette année à un voyage de long cours par

JANVIER 1774. 111

mer. Elle est actuellement ici, dans le sein de ma famille, où elle a été reçue avec tendresse ; mais, quelques soins que l'on se donne pour l'égayer, elle est toujours triste ; ses malheurs lui sont toujours présens. Que ne m'a-t-il pas coûté, pour tirer d'elle les éclaircissemens dont j'avais besoin, pour les exposer à mes juges dans le cours de mon procès ! Je conçois même qu'elle m'a tu, par délicatesse, des détails dont elle voudrait perdre le souvenir, & qui ne pouvaient que m'affliger ; elle ne voulait pas même que je poursuivisse Tristan, laissant encore agir sa compassion, & suivant les mouvemens de sa pitié envers un homme si malhonnête & si injuste.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De S. Amand, en Berri, le 28 juillet 1773.

III. *Épître à LAURE.*

Il était grand jour, & l'aurore
Fesait place aux feux du matin ;
Comblé du plus heureux destin,
En sortant des bras que j'adore,
J'ai quitté ce lit clandestin
Où puisses-tu dormir encore !
Ce jour m'a paru plus charmant,

112 JOURNAL HELVÉTIQUE.

L'air plus pur , la terre plus belle ;
Zéphyр allait plus mollement
Caresser la moisson nouvelle.
L'onde baignait plus lentement
La rive qui fleurit par elle ;
Ainsi par un enchantement ,
La nature se renouvelle
Aux yeux satisfaits d'un amant.
Tout s'épure aux traits de sa flamme ;
Tout se meut par son mouvement ;
Et devant lui chaque élément
Reçoit le charme de son ame.

O calme , ô repos de mon cœur !
Tu n'étais point cette langueur ,
Ni cette faiblesse mourante ,
Qui terrasse un amant vainqueur ;
Mais cette joie étincelante ,
Cette sérénité brillante
D'un cœur content , mais empressé ,
Qui jouit du plaisir passé
Par un souvenir qui l'enchanter.

J'ai quitté ton divin séjour ,
Moins plein de ce feu qui dévore ,
Mais encor plus rempli d'amour ,
Tel que Céphale au point du jour ,
Lorsqu'il vient de quitter l'Aurore.

Par

Par un invincible pouvoir ,
 Tout s'enflammait à mon passage ;
 L'oiseau reprenait son ramage ,
 Le faune sortait pour me voir ,
 Et la Dryade moins sauvage
 L'invitait aux plaisirs du soir.
 Moi , tout rempli de ma conquête ,
 Je levais mon front radieux ,
 J'atteignais les cieux de ma tête ,
 Et je surpassais tous les dieux.
 Mais d'une victoire si belle ,
 Quel que soit pour moi tout l'attrait ,
 Je n'ai dit qu'à l'écho fidele
 Le nom que j'adore en secret.
 Seul , au fond d'un bois solitaire ,
 J'ai dit que Laure était à moi ,
 Et sous le cachet du mystère
 J'ai tracé les vers que tu vois ,
 Ces vers que tu me fais entendre
 Lorsqu'en tes caprices divers ,
 Tu prêtes aux plus faibles airs
 L'accent de la voix la plus tendre ;
 Lorsque tu chantes tour à tour
 Cythere , Délos , Hypocrene ,
 Quand sur ta bouche de Sirene ,
 Je meurs d'amour-propre & d'amour.

114 JOURNAL HELVETIQUE.

Qui pourra jamais la décrire
Cette ivresse de mes esprits ?
Mais qu'importent de vains écrits ?
Dans mon cœur ne fais-tu pas lire ?
Quel Apollon peut garantir
D'exprimer ce qu'amour inspire ?
On a tant d'ame pour sentir ,
Et si peu d'esprit pour le dire !

IV. *Vers de M. DE VOLTAIRE.*

Eh quoi ! vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingt hivers ,
Ma muse faible & surannée
Puisse encor fredonner des airs ?
Quelquefois un peu de verdure
Rit sous les glaçons de nos champs ;
Elle console la nature ,
Mais elle seche en peu de tems.
Un oiseau peut se faire entendre
Après la saison des beaux jours ;
Mais sa voix n'a plus rien de tendre ,
Il ne chante plus ses amours.
Ainsi je touche encor ma lire ,
Qui n'obéit plus à mes doigts ;

Ainsi j'essaie encor ma voix,
Au moment même qu'elle expire.

Je veux, dans mes derniers adieux,
Difait Tibulle à son amante,
Attacher mes yeux sur tes yeux,
Te presser de ma main mourante.

Mais quand on sent qu'on va passer,
Quand l'ame fuit avec la vie,
A-t-on des yeux pour voir Délie,
Et des mains pour la caresser ?

Dans ces momens chacun oublie
Tout ce qu'il a fait en santé ;
Quel mortel s'est jamais flatté
D'un rendez-vous à l'agonie ?

Délie elle-même à son tour
S'en va dans la nuit éternelle,
En oubliant qu'elle fut belle,
Et qu'elle a vécu pour l'amour.

Nous naissons, nous vivons, bergere,
Nous mourons sans savoir comment.
Chacun est parti du néant :
Où va-t-il ? . . . Dieu le fait, ma chère.





QUATRIÈME PARTIE.

LE
NOUVELLISTE SUISSE,
ou
ANNALES POLITIQUES
DE L'EUROPE.

TURQUIE.

*C*onstantinople. Malgré la persuasion où l'on était que les Russes affaiblis par leurs pertes se borneraient à occuper la rive gauche du Danube, divers avantages remportés depuis lors sur quelques détachemens des troupes Ottomannes leur ont fait prendre la résolution de passer ce fleuve, de s'établir sur la rive droite & de commencer une campagne d'hiver, en renouvelant leurs efforts contre Silistrie. Hassan-Pacha qui s'est rendu célèbre par sa bravoure & ses talens pour l'art militaire, a été nommé Sersaskier ou commandant de cette importante place, & est parti pour s'y rendre. Il est encore arrivé dans cette capitale un corps d'ingénieurs & d'officiers étrangers, destinés

à servir dans la grande armée ; ce qui n'annonce pas, ce semble, le prochain retour de la paix. Les derniers avis venus du Danube ont annoncé que, quoique les Russes aient eu d'abord des succès contre quelques détachemens Turcs, ils ont cependant été contraints d'abandonner le siege de Silistrie, & qu'après avoir essuyé un échec auprès de Varna, toute leur armée a repassé le Danube.

On ne peut plus douter aujourd'hui du mauvais succès qu'a éprouvé l'entreprise de Geray-Kan sur la Crimée. Les Russes ont rendu tous les efforts inutiles, & s'y sont maintenus. Une tempête a dispersé son escadre, & il a été obligé de se réfugier dans quelques ports de la mer Noire qui sont sous la domination Ottomane.

Stephano-Picolo, ce chef des Monténégrins révoltés, qui, pour avoir pris le nom de Pierre III, empereur de Russie, s'était acquis une sorte de célébrité dans l'Europe, & causait de l'inquiétude à la Porte, a été assassiné d'un coup de hache par un esclave Grec qui le servait ; celui-ci ayant échappé aux poursuites des Monténégrins, est arrivé à Scutari. Le pacha de cette ville l'a reçu avec distinction, & lui a fait de riches présens.

Les vaisseaux Russes continuent de croiser à différentes hauteurs ; ils laissent passer les bâtimens étrangers, même ceux qui sont

chargés de vivres pour cette capitale de l'empire, laquelle s'en trouve abondamment pourvue.

R U S S I E.

Pétersbourg. LL. AA. SS. la landgrave de Hesse-Darmstadt & les deux princesses ses filles, partirent le 26 du mois dernier pour retourner en Allemagne. Le prince héréditaire s'est attaché au service de la Russie, & a été nommé brigadier.

La situation des affaires dans la Crimée a obligé la cour d'y faire passer un nouveau corps de troupes dont le comte Orlow a obtenu le commandement. Il sera composé de détachemens de divers regimens, & formera une armée de 27,000 hommes, tant cavalerie qu'infanterie; elle doit se rendre incessamment à sa destination. Un courier dépêché de Foczani par le comte de Romanzow, a confirmé la nouvelle que les généraux Ungern & Soltikow, ayant passé le Danube, avaient défait quelques détachemens de l'armée Ottomane, & s'étaient réunis pour attaquer le camp du grand-visir.

Une rébellion s'est allumée dans le royaume de Cazan, & la cour y fait marcher des troupes de la division de Finlande & de Novogrod.

On a érigé par ordre de l'impératrice dans

la ville de Mohilow, un évêché du rit latin, auquel tous les catholiques de l'empire seront soumis. Il portera le titre d'évêché de la Russie Blanche, & sera indépendant de la Propagande.

S U E D E.

Stockholm. Le roi s'étant fait rendre compte de l'examen entrepris par ses ordres de la conduite des juges de Linkoping, tous les officiers de cette cour de justice de Gothie ont été déposés, à la réserve du président & de l'un des conseillers.

La Poméranie Suédoise a prêté le 10 de ce mois, avec les cérémonies ordinaires, le serment de foi & hommage entre les mains du comte de Sinclair, gouverneur général de cette province. Ce seigneur est chargé de prendre, de concert avec le commissaire du roi à Dantzic, les mesures les plus propres pour engager les négocians & autres particuliers qui voudront quitter cette ville, à venir s'établir à Stralsund, où S. M. leur promet divers avantages.

On continue à réparer toutes les places fortes de la Finlande. Le roi a fait une réforme considérable dans l'administration de la marine, pendant son séjour à Carlscrona. Les magasins se remplissent dans tout le

royaume, & la cour fait négocier à Gènes un emprunt d'un million de florins.

Le mariage du duc de Sudermanie, frere du roi, avec la princesse Hedwige-Elisabeth Charlotte, fille unique du prince évêque de Lubeck, est arrêté & a été déclaré à la cour.

D A N N E M A R C.

Copenhagen. Les deux escadres Russes destinées pour la Méditerranée, après avoir mouillé l'une à l'île de Moen & l'autre à la hauteur de celle de Gothland, formant un total de 25 voiles, compris les bâtimens de transport, ont traversé le Sund & continué leur route.

Suivant les lettres de Kiel, la cession formelle des duchés de Holstein, Stormarn, Dithmarsen & Wagrie s'est faite le 26 novembre avec beaucoup de pompe par le comte de Saldern, au nom du grand-duc de Russie, en faveur de S. M. Danoise, & a été reçue par le comte de Reventlau, grand chambellan & premier commissaire de ce monarque. L'assemblée des principaux officiers & des députés de tous les ordres de ces duchés s'étant formée, le comte de Saldern exhiba les pleins pouvoirs dont il était revêtu, délia les juges du serment de fidélité qu'ils avaient prêté au grand-duc, & remit

une clef, un gazon & une branche d'arbre entre les mains du commissaire Danois, comme trois symboles de la cession réelle qui lui était faite des villes, des châteaux, des terres & de leur produit. Le comte de Reventlau les ayant reçus, produisit aussi ses pleins pouvoirs, & assura tous les habitans du pays de la bienveillance de S. M. Danoise. On fit ensuite la lecture du serment de foi & hommage qui fut prêté par les prélats, les députés de la noblesse & des villes, & par tous les autres officiers. Enfin tous les colleges remirent à ce seigneur les clefs de leur salle d'assemblée & de leurs archives. Tous se sont de nouveau assemblés le lendemain, à l'exception du conseil privé qui ne subsiste plus, & ont repris leurs fonctions au nom du roi de Dannemarc. D'un autre côté, la régence des comtés d'Oldenbourg & de Delmenhorst a reçu une lettre du comte de Reventlau, qui lui notifie la cession faite de ces deux états au grand-duc de Russie, en ajoutant que chacun sera maintenu dans ses droits & franchises. L'artillerie qui se trouvait dans les arsenaux des villes, a déjà été transportée à Gluckstad. On parle d'unir par des canaux plusieurs rivières du Holstein, ce qui augmenterait la navigation intérieure du pays.

P O L O G N E.

Varsovie. L'on a reçu la ratification du traité de partage entre la maison d'Autriche & la république. Le roi, en conséquence, a ratifié les trois traités faits avec les cours alliées, & le grand-chancelier de la couronne a fait l'échange des ratifications. On espere que les troupes étrangères ne tarderont pas à évacuer les districts qui doivent rester à la Pologne. Le comte de Richecourt, général au service de la maison d'Autriche, a pris congé du roi; le général baron de Lentulus qui commandait en chef les troupes Prussiennes, en a fait de même, & est parti pour retourner à Berlin. Mais quant aux troupes Russes, la cour de Pétersbourg a déclaré qu'elles ne sortiront des terres de la république, qu'après que la guerre actuelle contre les Turcs sera terminée, parce que, comme son armée sur le Danube tire sa subsistance de la Pologne, il est nécessaire qu'elle y tienne des troupes pour assurer ses convois.

Le traité de partage se trouvant ainsi consommé, il est question de régler la manière dont se fera désormais le commerce entre les provinces que la république conserve, & celles qui en ont été démembrées; & cette affaire devient d'autant plus épineuse qu'elle

intéresse diverses autres puissances de l'Europe , qui ne pourront voir avec indifférence que la circulation de ce commerce soit plus gênée qu'autrefois par de nouveaux arrangements.

La délégation a repris ses séances , & elles ont eu pour objet les affaires des jésuites , de même que les mesures qu'il convient de prendre relativement à leurs biens. Il a été résolu de les aliéner ; mais à condition que la vente s'en fera publiquement & par enchère , que les acheteurs garderont les capitaux entre leurs mains , & en paieront cinq pour cent d'intérêt annuel à la commission établie pour l'éducation nationale , sur quoi on déduira un pour cent à raison de l'entretien de ces biens ; qu'enfin ils ne pourront jamais être partagés entre des cohéritiers , mais resteront toujours en une masse entre les mains d'un seul possesseur. Plusieurs des principaux seigneurs du royaume se sont mis du nombre des acheteurs. Les jésuites eux-mêmes évaluent les revenus de leurs biens en Pologne , à 200,000 ducats.

A L L E M A G N E.

Le comte de Barek , ministre de Suede auprès de la cour impériale , accompagné du comte d'Oxenstiern , & munis l'un & l'autre

des pleins pouvoirs nécessaires, ont demandé & obtenu au nom de S. M. Suédoise, l'investiture non-seulement de la Poméranie cîtiérieure qui est du domaine de cette couronne, mais encore de l'ultérieure qui appartient au roi de Prusse, mais sur laquelle la Suede a l'expectative par le traité de Westphalie.

L'ordonnance concernant les biens des ci-devant jésuites est très-forte. Non-seulement elle dénonce des peines très-sévères contre ceux qui auraient détourné, recelé ou caché tout effet ayant appartenu à la société; mais de plus elle assure le secret aux délateurs, avec une récompense proportionnée, & la jouissance pendant dix ans des biens ainsi découverts. Il y est dit enfin, que ces peines & ces récompenses s'étendent à tous les membres de la société éteinte, & il leur est enjoint de se conformer à cette ordonnance, &c.

On croit que le clergé séculier & régulier des états héréditaires est menacé d'une réforme. Il a été notifié dernièrement une défense à tous les couvens de religieuses de recevoir à l'avenir aucune novice ou pensionnaire, sans la permission expresse de la cour. On n'en a excepté que les Ursulines qui instruisent la jeunesse, & les religieuses de sainte Elisabeth qui servent les malades.

Les habitans des comtés d'Oldenbourg & de Diemenhorst, viennent de passer rapidement de la domination Danoise, sous celle du grand-duc de Russie, & de cette dernière sous celle du prince évêque de Lubeck, qui fera désormais leur souverain, & à qui ils ont prêté serment de fidélité. On assure que le suffrage de Holstein-Gottorp à la diète de l'empire sera attaché à cet ancien domaine de la maison qui occupe aujourd'hui les trônes de la Russie, de la Suede & du Dannemarc.

Les avis qu'on a reçus des opérations de la grande armée Russe, ont annoncé qu'il est question d'une campagne d'hiver; que cette armée a passé le Danube en plusieurs corps; qu'il y a eu entre les Russes & les Turcs diverses escarmouches au désavantage de ces derniers; que le général comte de Romanzow s'est avancé jusques à Foczani, pour prévenir la disette des vivres & des fourrages, & couvrir les magasins des Russes contre les attaques du pacha de Widdin. Mais quoique les avis aient extrêmement varié sur les opérations ultérieures de cette armée, il paraît qu'elle a essuyé diverses pertes qui l'ont obligée de repasser le Danube.

Berlin. Le baron de Lentulus, lieutenant-général de cavalerie & commandant en chef les troupes de S. M. en Pologne, arriva le 29 novembre dernier en cette capitale, d'où

126 JOURNAL HELVETIQUE,

il se rendit le même jour à Potsdam ; & quelques jours auparavant la landgrave de Hesse-Darmstad & les princesses ses filles étaient aussi arrivées à Potsdam.

S U I S S E.

Berne. Le 16 de ce mois la mort enleva à l'état , Mgr. SIGISMOND VILLADING , seigneur de Moos-Séedorff, ancien trésorier du pays Allemand, & moderne banderet de la noble abbaye des bouchers. C'était un magistrat distingué par ses lumières, sa piété, sa bonté, sa droiture & son zèle patriotique ; qualités qui le font universellement regretter. Ce seigneur était issu de l'une des familles les plus illustres , qui a fourni à l'état en différens tems, des membres distingués , un avoyer & plusieurs sénateurs. Il était né en 1702. Il entra dans le conseil souverain en 1735, & devint avoyer de Buren en 1745. Il fut élu conseiller secret en 1756, surintendant des arsenaux en 1758, trésorier du pays Allemand en 1761, & banderet en 1771. Ses obseques se firent le 20; & son convoi, à la tête duquel marchaient les chefs & les officiers de sa bannière, a été également nombreux & distingué. Ce seigneur a été remplacé dans la dignité de conseiller secret par M. Jean Frédéric Villading, ancien seigneur baillif d'Avenches.

Manheim. Le 151^e tirage de la loterie électorale Palatine , s'est exécuté le 7 janvier ; les numéros qui ont été extraits de la roue de fortune , sont :

57, 84, 7, 37, 35.

Époques des 18 tirages de la loterie électorale Palatine qui s'exécuteront à Manheim dans le courant de l'année 1774.

Le 151, le vendredi 7 janvier.

Le 152, le jeudi 27 janvier.

Le 153, le jeudi 17 février.

Le 154, le jeudi 10 mars.

Le 155, le mercredi 30 mars.

Le 156, le jeudi 21 avril.

Le 157, le mercredi 11 mai.

Le 158, le mercredi premier juin.

Le 159, le jeudi 23 juin.

Le 160, le jeudi 14 juillet.

Le 161, le jeudi 4 août.

Le 162, le jeudi 25 août.

Le 163, le jeudi 15 septembre.

Le 164, le jeudi 6 octobre.

Le 165, le jeudi 27 octobre.

Le 166, le jeudi 17 novembre.

Le 167, le vendredi 9 décembre.

Le 168, le jeudi 29 décembre.



T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires de la Suisse.

I. <i>Le Miroir d'or , ou les rois du Chéchian ,</i> <i>Éc.</i>	3
II. <i>Rapport des observ. faites sur mer</i> Éc.	21
IV. <i>Microscopé de nouvelle invention.</i>	31
V. <i>Observations faites par les savans</i> Éc.	34
VI. <i>Séances de l'académie royale des inscriptions</i> Éc <i>et belles-lettres</i> Éc.	44
VII. <i>Distribution du prix de la Société de</i> <i>Leipsic.</i>	46
VIII. <i>Gravure.</i>	47

III. PARTIE. Pieces fugitives.

I. <i>Suite</i> Éc <i>fin de Zénothémis , anecdote Mar-</i> <i>seilloise.</i>	49
II. <i>Lettre de M. GODIN DES ODONNAIS</i> Éc.	81
III. <i>Epitre à LAURE.</i>	111
IV. <i>Vers de M. DE VOLTAIRE.</i>	114

IV. PARTIE. Annales politiques de l'Europe.

<i>Turquie.</i>	116
<i>Russie.</i>	118
<i>Suede.</i>	119
<i>Dannemarck.</i>	120
<i>Pologne.</i>	122
<i>Allemagne.</i>	123
<i>Suisse</i>	126